

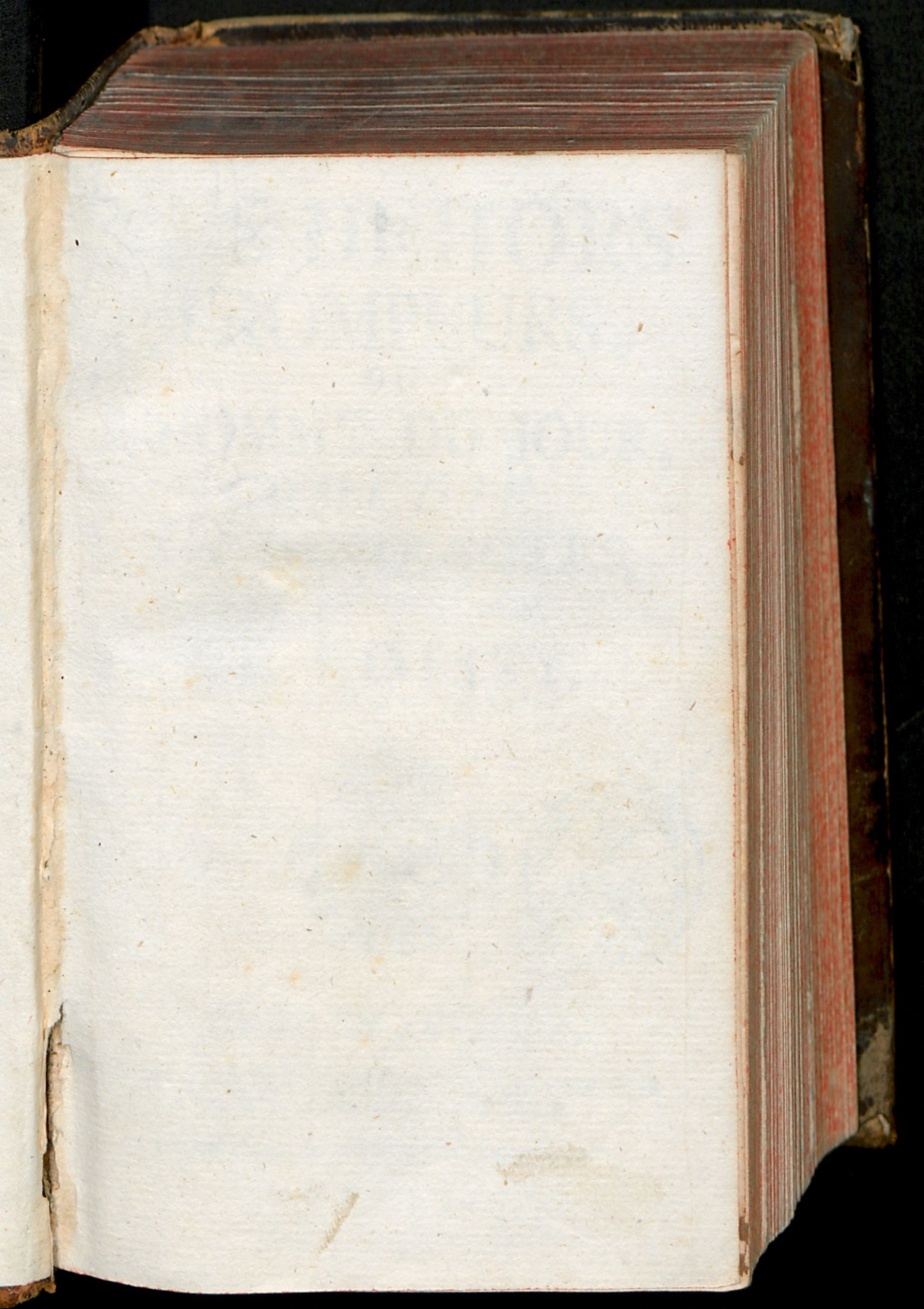




~~Anger 11 S.~~

~~J. C. 232.~~

~~(1-9)~~





LES DEHORS
TROMPEURS,
OU
L'HOMME DU JOUR,
COMEDIE.
EN CINQ ACTES,
PAR MONSIEUR
DE BOISSY.



VIENNE EN AUTRICHE,

Chez JEAN PIERRE VAN GHELEN, Imprimeur de la
Cour de sa Majesté Imperiale & Royale.

MDCCLII.



ACTEURS.

LE BARON.

LE MARQUIS, amant aimé de
Lucile.

MONSIEUR DE FORLIS, ami
du Baron.

LUCILE, fille de M. de Forlis, &
promise au Baron.

CELIANTE, sœur du Baron.

LA COMTESSE, connoissance
du Baron.

LISETTE, suivante.

CHAMPAGNE, valet du Mar-
quis.

UN LAQUAIS.



La Scène est à Paris, chez le Baron.

2148



LES DEHORS
TROMPEURS,
O U
L'HOMME DU JOUR,
C O M E D I E.

ACTE PREMIER.
SCENE PREMIERE.
CELIANTE, LISETTE,

LISETTE.



E suis, je suis outrée !

CELIANTE.

Eh, pourquoi donc, Lisette ?

LISETTE.

Avec trop de rigueur votre frere nous traite.

Il vient, injustement, de chasser Bourguignon,
Si cela dure, il faut déserter la maison.

CELIANTE.

Va, Bourguignon a tort si le Baron le chasse.

LISETTE.

Non, un discours très-sage a causé sa disgrâce.
C'est pour l'appartement que Monsieur de Forlis
Occupe dans l'hôtel, quand il est à Paris.
Monsieur, qui sûrement l'attend cette semaine,
Vient d'y mettre un Abbé qu'il ne connoit qu'à
peine.

Le pauvre Bourguignon a voulu bonnement,
Hazarder là-dessus son petit sentiment:
» Monsieur, dit-il, je dois, en valet qui vous aime,
» Avouer que je suis dans une crainte extrême
» Que Monsieur de Forlis ne soit scandalisé
» De se voir déloger ainsi d'un air aisé.
» C'est un homme de nom, c'est un vieux Militaire,
» Gouverneur d'une Place, & que chacun révere.
» Vous lui devez, Monsieur, un respect infini,
» Et d'autant plus qu'il est votre ancien ami,
» Et qu'il doit à Paris incessamment se rendre,
» Pour couronner vos feux, & vous faire son
gendre.

A peine a-t-il fini, que son zèle est payé
D'un soufflet des plus forts, & de trois coups de pié.
Révolté de se voir maltraiter de la sorte,
Il veut lui répliquer; il est mis à la porte.
Moi, je veux, par pitié, parler en sa faveur;
Mais, loin de s'appaîser, Monsieur entre en fureur.

A moi-

A moi même il me dit les choses les plus dures:
 Mon oreille est peu faite à de telles injures.
 J'ai lieu d'être surprise, & j'ai peine à penser
 Qu'un homme si poli les ait pû prononcer.

CELIANTE.

Un tel rapport m'étonne.

LISETTE.

Il est pourtant fidelle.
 Son service est trop dur. Sans vous, Mademoi-
 selle,
 Dont la bonté m'attache, & m'arrête aujourd'hui,
 Je ne resterois pas un moment avec lui.

CELIANTE.

Mais mon frere est si doux.

LISETTE.

Oui, rien n'est plus aimable:
 Son commerce est charmant, son esprit agréable,
 Quand on est avec lui qu'en simple liaison;
 Mais il n'est plus de même au sein de sa maison:
 Cet homme qui paroît si liant dans le monde,
 Chez lui quitte le masque; on voit la nuit profonde
 Succeder sur son front au jour le plus serain,
 Et tout devient alors l'objet de son chagrin.
 Je viens de l'éprouver d'une façon piquante.
 De sa mauvaise humeur vous n'êtes pas exempte.

CELIANTE.

Lisette, il n'est point d'homme à tous égards par-
 fait.

LISETTE.

Rien n'est pire que lui, quand il se montre en laid.

CELIANTE.

Tu dois . . .

LISETTE.

Pour l'épargner je suis trop en colere.
Il est fort mauvais maître, & n'est pas meilleur
frere;

Le nom d'ami suffit pour en être oublié.
Il ne traite pas mieux l'amour que l'amitié;
Et la jeune Lucile en est un témoignage.
En amant qui veut plaire, il lui rendoit hommage,
Quand ses yeux, au Parloir, contemploient sa
beauté.

Mais depuis que l'Hymen entr'eux est arrêté;
Qu'il a la liberté de la voir à toute heure,
Et que dans ce logis elle fait sa demeure,
Près d'elle il a changé de langage & d'humeur.
D'un mari, par avance, il fait voir la froideur;
Et, comme il manque au pere, il néglige la fille.

CELIANTE.

Ils sont tous deux censés être de la famille.

LISETTE.

Je ne m'étonne plus qu'il les traite si mal.

CELIANTE.

S'il s'écarte avec eux du cérémonial;
L'usage le permet, l'amitié l'en dispense,
Et Monsieur de Forlis aura plus d'indulgence.
Songe qu'il est, Lisette, un ami de dix ans.

LI.

LISETTE.

C'est un droit pour le mettre au rang de ses parens.
Sa fille n'a pas l'air d'être fort satisfaite;
Et, depuis quelque temps, elle est triste & muette.

CELIANTE.

Lisette, c'est l'effet de sa timidité.

LISETTE.

Mais elle faisoit voir beaucoup plus de gaieté.

CELIANTE.

Son penchant naturel est d'aimer à se taire,
Et la simplicité forme son caractère.
L'air du couvent, d'ailleurs, rend sotté.

LISETTE.

Soit.

Mais son esprit n'est pas si simple qu'on le croit;
Et, pour mieux en juger, regardez-la sourire.
Son souris aussi fin qu'il paroît gracieux,
Nous apprend qu'elle pense, & sent encore mieux.
Monsieur, d'enfant la traite, & la brusque sans
cesse.

A de franches guenons il fera politesse,
Et ne daignera pas l'honorer d'un coup d'œil.
Un pareil procédé blesse son jeune orgueil.
Son changement pour elle est un mauvais présage.
Ajoûtez à cela le nouveau voisinage
De la Comtesse.

CELIANTE.

Elle est d'un âge à rassûrer.

LISETTE.

Elle est encore aimable, elle peut inspirer...

CELIANTE,

Elle est folle à l'excès.

LISETTE.

On plaît par la folie.

CELIANTE,

Il faut du sérieux.

LISETTE.

Par malheur il ennue.

La Comtesse est fort gaie, & l'enjouement séduit.
Avec l'air du grand monde, elle a beaucoup d'esprit.Votre frere, entre nous, goûte fort cette veuve,
Et ses regards pour elle en font même une preuve.
Depuis qu'elle est logée à deux pas de l'hôtel,
Leur estime s'accroit.

CELIANTE.

Et n'a rien de réel.

Comme ils sont répandus, que c'est là leur manie,
Le même tourbillon les emporte & les lie;
Mais c'est un nœud leger qui n'a point de soutien,
Il paroît les serrer, & ne tient presque à rien.
L'un & l'autre se cherche à dessein de paroître,
Se prévient sans s'aimer, se voit sans se connoître;
Commerce extérieur, union sans penchant,
Que fait naître l'usage & non le sentiment.
L'esprit vole toujours sur la superficie,
Et le cœur ne se voit jamais de la partie.

Tel

Tel est , au vrai , le monde & sa fausse amitié :
 C'est par les dehors seuls qu'on s'y trouve lié ;
 Et voilà ce qui fait que je suis , que j'abhorre
 Ce monde , presqu'autant que mon frere l'adore.

LISETTE.

Oh! Quoi que vous disiez , il a son beau côté ;
 Et je trouve qu'il a de la réalité.
 Mais la Comtesse vient.

CELIANTE.

Tant pis.

LISETTE.

Elle est suivie

D'un beau jeune Seigneur,

CELIANTE.

Sa visite m'ennuie.

S C E N E II.

CELIANTE, LA COMTESSE, LE
 MARQUIS, LISETTE.

LA COMTESSE.

Nous cherchons le Baron avec empressement ;
 J'ai même à lui parler très-sérieusement.
 Qu'on aille l'avertir , je ne saurois attendre.

CELIANTE.

J'irai , si vous voulez , le presser de descendre ,
 Madame ?

A 5

LA

10 Les Dehors trompeurs ,

LA COMTESSE.

Non, restez, je vous prie, avec nous ;
Lisette aura ce soin.

CELIANTE à Lisette.

Vite, dépêchez-vous.

(Lisette sort.)

S C E N E III.

LA COMTESSE, CELIANTE, LE
MARQUIS.

LA COMTESSE *bas au Marquis.*

Son air est emprunté.

LE MARQUIS à la Comtesse.

Mais il est noble & sage.

LA COMTESSE.

Je veux l'appriivoiser, elle est un peu sauvage.

CELIANTE à part.

Je n'éprouvai jamais un pareil embarras.

LA COMTESSE à Céliante.

Mais vous fuyez le monde, & l'on ne vous voit
pas.

Dans votre appartement, quoi, toujours retirée ?

Jeune & formée en tout pour être désirée,

Quel injuste penchant vous porte à vous cacher ?

Il faut donc, pour vous voir, qu'on vienne vous
chercher ?

Je

Je prétens vous tirer de cette nuit profonde,
 Vous inspirer l'amour & l'esprit du grand monde.
 Se tenir constamment recluse comme vous,
 C'est exister sans vivre, & n'être point pour nous.

CELIANTE.

Vos soins m'honorent trop.

LA COMTESSE.

Trêve de modestie.

CELIANTE.

Vos bontés...

LA COMTESSE.

Laissons là mes bontés, je vous prie.

CELIANTE.

L'obscurité convient aux filles comme moi.

LA COMTESSE.

De conduire vos pas je veux prendre l'emploi.

CELIANTE.

Pour suivre votre essor & l'esprit qui vous guide,
 Ma raison est trop foible, & mon cœur trop timide.
 Les préjugés communs me tiennent sous leurs loix;
 Et je soutiendrois mal l'honneur de votre choix.

LA COMTESSE.

Vous êtes Demoiselle, & faite pour paroître,
 Et vous ne brûlez pas de vous faire connoître?
 Vous flatter, vous nourrir de cet unique soin,
 Pour vous est un devoir; je dis plus, un besoin;
 Et celui de dormir & de se mettre à table,
 N'est

N'est pas plus fort chez nous, que celui d'être aimable.

La Nature, à mon sexe, en a fait une loi.
Se répandre & briller, c'est respirer pour moi.

CELIANTE.

Je mets, pour moi, qui n'ai nulle coqueterie,
A fuir sur tout l'éclat, le bonheur de la vie;
Et je tâche à trouver ce souverain bonheur,
Non dans l'esprit d'autrui, mais au fond de mon
cœur.

LE MARQUIS *à la Comtesse.*

A sein de la raison sa réponse est puisée.
J'en suis édifié.

LA COMTESSE *au Marquis.*

Moi, très-scandalisée.

(*à Celiante.*)

Mais il faut donc, par goût, que vous aimiez l'en-
nui?

CELIANTE.

Il ne m'est inspiré jamais que par autrui.

LA COMTESSE *à part.*

Qu'elle est sotte à mes yeux.

CELIANTE *à part.*

Qu'elle est extravagante!



SCE-

S C E N E IV.

LA COMTESSE, CELIANTE, LE
MARQUIS, LISETTE.

LA COMTESSE à *Lisette*.

LE Baron viendra-t-il ? car je m'impatiente.

LISETTE,

Madame, il est sorti.

LA COMTESSE.

Bon. Je m'en doutois bien.

LISETTE.

Mais il va dans l'instant rentrer.

LA COMTESSE,

Je n'en crois rien.

Où sera-t-il ?

CELIANTE.

Je vais moi-même m'en instruire ;

Et, quelque part qu'il soit, je vais lui faire dire
Que Madame l'attend.

LA COMTESSE.

Un tel soin est flatteur,

(*Céliante sort.*)

S C E N E V.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

SE peut-il, du Baron, que ce soit-là la sœur ?
Comment la trouvez-vous ? Parlez.

LE

Les Debors trompeurs,

LE MARQUIS.

Très-estimable.

LA COMTESSE.

Son esprit est brillant.

LE MARQUIS.

Mais il est raisonnable.

Et le bon sens, Madame. . .

LA COMTESSE.

Est chez vous déplacé.

Il sied bien à vingt ans, Monsieur, d'être sensé!

LE MARQUIS.

On peut l'être à tout âge.

LA COMTESSE.

Ah! quel travers extrême!

Je ne puis m'empêcher d'en rougir pour vous-même.

LE MARQUIS.

Je fais cas du bon sens; & bien loin d'en rougir, J'ai le front de le dire, & de m'en applaudir.

LA COMTESSE.

Vous prizez le bon sens! O ciel! Puis-je le croire?
Un jeune homme de Cour peut-il en faire gloire?
C'est un Estre nouveau qui n'avoit point paru.



SCE-

S C E N E VI.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, LE
BARON.

LA COMTESSE *au Baron.*

AH! Baron, venez voir ce qu'on n'a jamais vû,
Et qui ne peut passer même pour vraisemblable :

Un Marquis de vingt ans prudent & raisonnable,
Qui l'ose déclarer, & qui n'en rougit point!

LE BARON,

C'est un modèle.

LA COMTESSE,

A fuir. Mais brisons sur ce point,

Un soin intéressant m'a chez vous amenée,
Je viens vous retenir pour cette après-dinée.
Monsieur Vacarmini fait un bruit étonnant,

LE BARON.

On le vante beaucoup.

LA COMTESSE,

C'est le plus surprenant,

Le plus fort violon de toute l'Italie.
Pour l'entendre avec vous, j'ai lié la partie.

LE BARON.

Madame me propose un plaisir bien flatteur ;
Mais je suis chez le Duc engagé par malheur.

LA COMTESSE.

Par tout on le souhaite, & chacun se l'arrache !
Je vous l'ai dit, Marquis, heureux qui se l'attache!

LE

LE MARQUIS.

Je n'en suis pas surpris, aimable comme il est.

LE BARON.

L'un & l'autre épargnez votre ami, s'il vous plaît.

LA COMTESSE.

Il faut vous dégager. J'attens la préférence.

LE BARON.

C'est me faire une aimable & douce violence.

Cependant...

LA COMTESSE.

Cependant vous viendrez avec nous.

LE MARQUIS.

Je vous en prie.

LA COMTESSE.

Et moi, je l'exige de vous.

LE BARON *à la Comtesse.*

Vous l'exigez!

LA COMTESSE.

Sans doute; & vos rigueurs m'étonnent.

LE BARON.

Je ne résiste plus, quand les Dames l'ordonnent.

LA COMTESSE.

Je puis compter sur vous?

LE BARON.

Qui.

LA COMTESSE.

Je dois à présent
Vous parler sur un point tout-à fait important.
Il court de vous un bruit qui m'étonne & m'afflige.

LE BARON.

C'est donc un bruit fâcheux ?

LA COMTESSE.

Des plus fâcheux, vous dis-je ;
Il m'allarme pour vous.

LE BARON.

Vraiment vous m'effrayez :
Expliquez-vous.

LA COMTESSE.

On dit que vous vous mariez.

LE BARON.

De vos craintes pour moi, comment, c'est-là la
cause ?

LA COMTESSE.

Oui. Dit-on vrai ?

LE BARON.

Mais, ..

LA COMTESSE.

Mais, ..

LE BARON.

Il en est quelque chose,

B

LA

LA COMTESSE.

Tant pis.

LE MARQUIS.

L'hymen est donc bien terrible à vos yeux ?

LA COMTESSE.

Tout des plus.

LE BARON.

Il faut prendre un parti sérieux.

LA COMTESSE.

Jamais.

LE BARON.

Je suis l'exemple, & je cède à l'usage.
C'est un joug établi que subit le plus sage.

LA COMTESSE.

Je vous connois, Baron, il n'est pas fait pour vous.
Vos amis à ce nœud doivent s'opposer tous.
L'hymen en vous va faire un changement extrê-
me ?Le monde y perdra trop, vous y perdrez vous-mê-
meLa moitié tout au moins du prix que vous valez.
Être couru, fêté par tout où vous allez ;
Être aimable, amusant, & ne songer qu'à plaire,
Voilà votre état propre, & votre unique affaire.
L'homme du monde est né pour ne tenir à rien,
L'agrément est sa loi, le plaisir son lien ;
S'il s'unit, c'est toujours d'une chaîne légère,
Qu'un moment voit former, qu'un instant voit
défaire ;

Il fuit jusques au nœud d'une forte amitié :

Il est toujours liant, & n'est jamais lié.

LE BARON.

Le Ciel pour tous les rangs m'a formé sociable.

LA COMTESSE.

Non, je lis dans vos yeux que l'hymen redoutable
Doit aigrir la douceur dont vous êtes patri,
Et d'un garçon charmant faire un triste mari.

LE MARQUIS.

Monsieur ne doit pas craindre un changement sem-
blable.

Pour l'éprouver, Madame, il est né trop aimable.
Je suis sûr qu'il a fait d'ailleurs un choix trop bon.

LE BARON.

Mon cœur a pris, sur tout, conseil de la raison.

LA COMTESSE.

Conseil de la raison! Juste Ciel! Quel langage!

LE BARON.

On doit la consulter en fait de mariage.

LA COMTESSE.

Je pardonne au Marquis d'oser me la citer;
Mais vous & moi, Monsieur, devons-nous l'écou-
ter?

Nous sommes trop instruits qu'elle est une chi-
mere.

LE MARQUIS.

La raison, chimere!

LA COMTESSE.

Oui!

LE MARQUIS.

L'idée est singulière.

LA COMTESSE.

C'est un vieux préjugé qui porte à tort son nom.

LE MARQUIS.

Pour moi, je reconnois une saine raison.
 Loin d'être un préjugé, Madame, elle s'occupe
 A détruire l'erreur dont le monde est la dupe;
 Nous aide à démêler le vrai d'avec le faux,
 Epure les vertus, corrige les défauts;
 Est de tous les états comme de tous les âges,
 Et nous rend à la fois sociables & sages.

LA COMTESSE.

Moi, je soutiens qu'elle est elle-même un abus,
 Qu'elle accroit les défauts, & gâte les vertus,
 Etouffe l'enjouement, forme les fots scrupules,
 Et donne la naissance aux plus grands ridicules;
 De l'ame qui s'éleve, arrête les progrès,
 Fait les hommes communs, ou les pédans parfaits;
 Raison qui ne l'est pas, que l'esprit vrai méprise,
 Qu'on appelle bon sens, & qui n'est que bêtise.

LE MARQUIS.

Le bon sens n'est pas tel.

LE BARON.

Mais il en est plusieurs!
 Chacun a sa raison qu'il peint de ses couleurs.

La

La Comtesse a beau dire, elle-même a la sienne,

LA COMTESSE.

J'aurois une raison, moi ?

LE BARON.

La chose est certaine ;
Sous un nom opposé vous respectez ses loix.

LA COMTESSE.

Quelle est cette raison qu'à peine je conçois ?

LE BARON.

Celle du premier ordre, à qui la bourgeoisie
Donne vulgairement le titre de folie ;
Qui met sa grande étude à badiner de tout,
Est mere de la joye, & source du bon goût :
Au milieu du grand monde établit sa puissance,
Et de plaire à ses yeux enseigne la science ;
Prend un essor hardi, sans blesser les égards,
Et sauve les dehors jusqués dans ses écarts ;
Brave les préjugés, & les erreurs grossieres,
Enrichit les esprits de nouvelles lumieres,
Echauffe le génie, excite les talens,
Sçait unir la justesse aux traits les plus brillans ;
Et se moquant des fots, dont l'univers abonde,
Fait le vrai philosophe, & le sage du monde.

LA COMTESSE.

L'heureuse découverte ! Adorable Baron !
Vous venez pour le coup de trouver la raison ;
Et j'y crois à présent, puisqu'elle est embelie
De tous les agrémens de l'aimable folie.

B 3

Le

Le Marquis à ses loix ne se soumettra pas ;
A la vieille raison il donnera le pas.

LE MARQUIS.

Une telle folie est la sagesse même :
Je cède, comme vous, à son pouvoir suprême.

LA COMTESSE *montrant le Baron.*

Mais le plus grands efforts lui deviennent aisés.
Il accorde d'un mot les partis opposés.
Quel liant dans l'esprit, & dans le caractère!
Adieu. J'ai ce matin des visites à faire.
A trois heures chez moi je vous attends tous deux.
Vous, Baron, renoncez à l'himen dangereux :
Vous ne devez avoir que le monde pour maître.
La raison qu'aujourd'hui vous me faites connoître,
Vous parle par ma bouche, & vous fait une loi
De vivre indépendant, & libre comme moi.
Soyons toujours en l'air : des choses de la vie
Prenons la pointe seule & la superficie.
Le chagrin est au fonds, craignons d'y pénétrer.
Pour goûter le plaisir, ne faisons qu'effleurer.
(Elle sort.)

S C E N E VII.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Nous sommes seuls, Monsieur ; il faut que mon
cœur s'ouvre,
Et que m'a juste estime à vos yeux se découvre.
Les plaisirs que de vous dans huit jours j'ai reçus,
La

La façon d'obliger que je mets au-dessus ;
 Cede hors prévenant, cet abord qui captive,
 Tout m'inspire pour vous l'amitié la plus vive.
 Votre intérêt, Monsieur, me touche vivement ;
 Et puisque vous allez prendre un engagement,
 Instruisez-moi de grace, & que de vous j'apprenne
 La part qu'à ce lien vous voulez que je prenne.
 C'est sur vos sentimens que je veux me régler ;
 Je m'y conformerai, vous n'avez qu'à parler.

LE BARON.

Mon estime pour vous est égale à la vôtre,
 Et je vous ai d'abord distingué de tout autre.
 Je vous connois, Monsieur, depuis fort peu de
 tems ;
 Et vous m'êtes plus cher qu'un ami de dix ans.
 Ma rapide amitié se forme en deux journées,
 Et les infans chez moi font plus que les années.
 Un mérite d'ailleurs frappant & distingué..

LE MARQUIS.

Ah ! Monsieur. . .

LE BARON.

Je dis vrai, vous m'avez subjugué.
 Mon cœur, autant par goût que par reconnoissance,
 Va donc de ses secrets vous faire confidence.
 Aux yeux de la Comtesse il vient de se cacher ;
 Mais il veut devant vous tout entier s'épancher.
 Celle dont j'ai fait choix est jeune, belle, sage,
 Et sa première vûe obtient un prompt hommage.

Il n'est point de regard aussi doux que le sien.
 Elle a de la naissance, elle attend un grand bien.
 Ce qui doit à mes yeux la rendre encor plus chere,
 Une longue amitié m'unit avec son pere.

LE MARQUIS.

Que de biens réunis! Je puis présentement
 Vous témoigner combien. . .

LE BARON.

Arrêtez; doucement
 Vous croyez sur les dons que je viens de décrire,
 Qu'il ne manque plus rien au bonheur où j'aspire.
 Détrompez-vous, Marquis; apprenez qu'un seul
 trait

En corrompt la douceur, & gâte le portrait.
 Cet objet si charmant dont mon ame est éprise,
 Sous un dehors flateur cache un fonds de bêtise :
 Je ne sçai de quel nom je le dois appeller.
 C'est un être qui sçait à peine articuler :
 Triste sans sentiment, rêveuse sans idée,
 C'est par le seul instinct qu'elle paroît guidée,
 Dans le tems qu'elle lance un coup d'œil enchan-
 teur,

Un silence stupide en dément la douceur.
 D'aucune impression son ame n'est émuë,
 Et je vais épouser une belle statuë.

LE MARQUIS.

Le tems, & vos leçons l'apprendront à penser.

LE BARON.

Non, il n'est pas possible, & j'y dois renoncer.

Au

Après d'elle, il n'est rien que n'ait tenté ma flâ-
me.

Tous mes efforts n'ont pû développer son ame.

Trompé par le désir, mon amour esperoit

Qu'au sortir du couvent elle se formeroit.

Prêt d'être son époux, & brûlant de lui plaire,

Je l'ai prise chez moi, de l'aveu de son pere;

Elle est avec ma sœur, qui seconde mes soins :

Mais, inutile peine ! Elle en avance moins.

Son esprit chaque jour s'affoiblit, loin de croître;

Je la trouvois encor moins sotte dans le cloître :

Elle montroit alors un peu plus d'enjoument,

De petites lueurs perçoient même souvent;

Elle répondoit juste à ce qu'on vouloit dire,

Et quelque fois du moins on la voyoit sourire.

A peine maintenant puis je en rirer deux mots !

Un non, un oui, placés encor mal-à-propos,

A sa stupidité chaque moment ajoute :

Son ame n'entend rien, quand son oreille écoute.

Jugez présentement si mon bonheur est pur,

Et de mes sentimens si je puis être sûr.

LE MARQUIS.

Tous les biens sont mêlés, & chacun a sa peine.

LE BARON.

Il n'en est point qui soit comparable à la mienne.

Pour cet objet fatal je passe, tour à tour,

Du désir au dégoût, du mépris à l'amour.

Je la trouve imbécile, & je la vois charmante :

Son esprit me rebute, & sa beauté m'enchanté.

Pour nous unir, son pere arrive incessamment :

Je tremble comme époux, je brûle comme amant.
 Quel bien de posséder une amante si belle!
 Mais prendre, mais avoir pour compagne éternelle,
 Une beauté dont l'œil fait l'unique entretien,
 Sans ame, sans esprit, dont le cœur ne sent rien;
 Pour un homme qui pense, & né sur tout sensible,
 Quel supplice, Marquis, & quel contraste horrible!

LE MARQUIS.

Je plains votre destin; mais quoiqu'il soit fâcheux,
 Je connois un amant beaucoup plus malheureux.

LE BARON.

Cela ne se peut pas; mon malheur est extrême.
 Qui peut en éprouver un plus grand?

LE MARQUIS.

C'est moi-même.

LE BARON.

Vous, Marquis!

LE MARQUIS.

Moi, Baron; & pour vous consoler,
 Mon cœur veut à son tour ici se dévoiler.
 Apprenez un secret ignoré de tout autre:
 Ma confiance est juste, & doit payer la vôtre,
 Notre choix a d'abord de la conformité.
 J'adore, comme vous une jeune beauté,
 Que j'ai vûe au convent, dont la grace ingénue
 Frappe au premier abord, intéresse & remue.
 Le doux son de sa voix, & ses regards vainqueurs
 Sont d'accord pour porter l'amour au fonds des
 cœurs.

La

La nature a tout fait pour cette fille heureuse,
 Et ne s'est point montrée à moitié généreuse.
 Votre amante, Baron, n'a que les seuls dehors,
 La mienne réunit seule tous les trésors.
 Ses yeux, & son souris où régne la finesse,
 Annoncent de l'esprit & tiennent leur promesse;
 Elle parle fort peu; mais pense infiniment:
 A l'égard de son cœur, c'est le pur sentiment,
 Il s'attache, il est fait exprès pour la tendresse,
 Et paîtri par les mains de la délicatesse.

LE BARON.

Vous en parlez trop bien, pour n'être pas aimé.

LE MARQUIS.

Oui, je crois l'être autant que je suis enflammé.

LE BARON.

Vous êtes trop heureux, & je vous porte envie.

LE MARQUIS.

Attendez, mon histoire encor n'est pas finie;
 Vous ignorez le point critique & capital.
 Obligé d'entreprendre un voyage fatal,
 J'ai perdu malgré moi ma Maitresse de vûë.
 Je ne sçai, qui plus est, ce qu'elle est devenuë.
 Nous nous sommes écrits d'abord exactement,
 Et ses lettres suivoient les miennes promptement:
 Mais elle a tout-à-coup cessé de me répondre.
 J'ai pressé mon retour, je suis parti de Londre;
 Et mes feux emprefsés, d'abord en arrivant,
 M'ont fait pour la revoir, voler à son couvent.
 Vain

Vain espoir! On m'a dit qu'elle en étoit sortie ;
 C'est tout ce que j'en sçais. Une main ennemie
 Que je ne connois pas, l'arrache à mon amour,
 Et ce coup à mes yeux l'enleve sans retour.

LE BARON.

Vous possédez son cœur.

LE MARQUIS.

Douceur cruelle & vaine!
 Le bonheur d'être aimé met le comble à ma peine.

LE BARON.

Vos recherches, vos soins, pourront la découvrir.

LE MARQUIS.

Non, je n'espère plus d'y pouvoir réussir ;
 Et dans tous mes projets le malheur m'accompa-
 gne.

J'ai mis, depuis huit jours, tous mes gens en
 campagne ;

Mais inutilement: ils ne m'apprennent rien.

LE BARON.

N'importe, votre sort est plus doux que le mien :
 Le pis est de brûler pour une belle idole.

LE MARQUIS.

Vous la posséderez; c'est un bien qui console.
 Mais pour mes feux trompés cet espoir est détruit :
 Plus l'objet est parfait, & plus sa perte aigrit.
 Je suis le plus à plaindre, & mon cruel voyage...

LE BARON.

Ne nous disputons plus un si triste avantage ;
 Nous

Nous éprouvons tous deux un fort plein de rigueur
Marquis, goûtons l'unique & funeste douceur
D'être les confidens mutuels de nos peines,
Et mêlons sans témoins vos douleurs & les mien-
nes.

Le secret de nos cœurs est un bien précieux,
Que nous devons cacher à tous les autres yeux.

LE MARQUIS.

Oui, ne nous quittons plus, soyons toujours en-
semble.

Le malheur nous unit, & le goût nous rassemble.
Que nos revers communs excitant la pitié
Servent à resserrer les nœuds de l'amitié!

LE BARON.

Presqu'autant que le mien, votre sort m'intéresse.
Adieu. C'est à regret qu'un moment je vous laisse.
Je vais écrire au Duc qu'il ne m'attende pas.

LE MARQUIS.

Et moi, je cours, Monsieur, m'informer de ce pas
Si mes gens n'ont point fait de recherche nouvelle.
Je vous rejoins après, quoi que j'apprenne d'elle.
Un ami si parfait que j'acquiers dans ce jour,
Peut seul me consoler des pertes de l'amour.

FIN DU PREMIER ACTE.

AC-

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, CHAMPAGNE.

LE MARQUIS.

Parle, as-tu rien appris ? Champagne, instruis-moi vite.

CHAMPAGNE.

J'ai découvert, Monsieur, la maison qu'elle habite.

LE MARQUIS.

Quoi ! Tu sçais sa demeure ?

CHAMPAGNE.

Oui, j'en suis éclairci.

La Belle n'est pas loin.

LE MARQUIS.

Où donc est-elle ?

CHAMPAGNE,

Ici,

LE MARQUIS.

Ici dans cet hôtel ?

CHAMPAGNE.

Oui, dans cet hôtel même ;

Et je viens de l'y voir.

LE

LE MARQUIS.

Ma surprise est extrême!

CHAMPAGNE.

Vous n'êtes pas au bout de votre étonnement;
Sçachez qu'on la marie, & même incessamment.

LE MARQUIS.

O Ciel! Me dis-tu vrai?

CHAMPAGNE.

Très-vrai; je suis sincère:
Pour conclure, Monsieur, on n'attend que son pere.

LE MARQUIS.

Quel coup inattendu! Mais à qui l'unit-on?

CHAMPAGNE.

Au Maître de céans, à Monsieur le Baron.

LE MARQUIS.

Au Baron!

CHAMPAGNE.

A lui-même, & la chose est très-sûre.

LE MARQUIS.

Grand Dieu! La singulière & fatale aventure?
Mais elle n'est pas vraye, on vient de t'abuser:
La personne qu'il aime & qu'il doit épouser,
Est brillante d'attraits, mais d'esprit dépourvûe;
C'est ainsi que lui même il l'a peinte à ma vûe:
Et celle que j'adore est accomplie en tout,
A l'extrême beauté joint l'esprit & le goût.

CHAMPAGNE.

J'ignore quel portrait il a fait de sa belle;

S'il

S'il vous l'a peinte sottte, ou bien spirituelle;
 Mais je suis bien instruit, & par mes propres yeux,
 Que celle qu'il épouse, & qui loge en ces lieux,
 Est justement la même, a qui votre émissaire
 A porté vingt billets, gage d'un feu sincéra.
 C'est la fille en un mot de Monsieur de Fortis;
 Et j'en ai pour garant tous les gens du Logis.

LE MARQUIS.

Je n'en puis plus douter, & ce nom seul m'éclaire;
 Mon esprit a présent débrouille le mystère.
 Le Baron, pour bêtise & pour stupidité,
 Aura pris son air simple & sa timidité;
 Elle est d'un naturel qui se livre avec crainte;
 Cette effroi s'est accru par la dure contrainte
 De former un lien qui force son penchant;
 Et par l'effort de taire un si cruel tourment.
 Oui, le chagrin secret de voir tromper sa flamme,
 Et j'aime à m'en flatter, a jetté dans son ame
 Ce morne abattement, cette sombre froideur,
 Qui choquent le Baron, & causent son erreur.
 Dans mon vif désespoir j'ai du moins l'avantage
 De penser qu'aujourd'hui sa tristesse est l'ouvrage,
 Et le garant flateur de son amour pour moi,
 Et qu'à regret d'un pere elle subit la loi.

CHAMPAGNE.

Cette grande douleur qui console la vôtre,
 Ne l'empêchera pas d'en épouser un autre.

LE MARQUIS.

Il est vrai, j'en frémis: c'est un bien sans effet,
 Sa funeste douceur ajoûte à mon regret;

Et

Et d'un feu mutuel la flatteuse assurance,
Est un nouveau malheur quand on perd l'espé-
rance.

Se voir ravir un cœur plein d'un tendre retour,
C'est de tous les revers le plus grand en amour ;
Et se voir enlever ce trésor qu'on adore,
Par la main d'un ami qui lui-même l'ignore ,
Y met encor le comble, & le rend plus affreux !
Je me plaignois tantôt de mon sort rigoureux,
Quand mes soins ne pouvoient découvrir sa de-
meure ,
J'aurois beaucoup mieux fait de craindre & de fuir
l'heure

Où je devois apprendre un secret si cruel.
Pour moi sa découverte est un arrêt mortel :
Je serois trop heureux d'être dans l'ignorance,
Et du Baron du moins j'aurois la confiance.
Je pourrois dans son sein épancher ma douleur.
Hélas ! J'ai tout perdu jusqu'à cette douceur.
Quel état violent ! O Ciel ! Que dois-je faire ?
Dois-je fuir ou rester ? M'expliquer où me taire ?
Que dirai-je au Baron ? Pourrai-je l'aborder
Ah ! D'avance, mon cœur se sent intimider.
Je ne pourrai jamais soutenir sa présence,
Mon trouble . . . juste Dieu ! Je le vois qui s'avance.
(*Champagne sort.*)

S C E N E II.

LE MARQUIS LE BARON.

LE BARON.

J'Etois impatient déjà de vous revoir.
Eh, bien, n'avez-vous rien à me faire sçavoir ?

C

Re.

Repondez moi, Marquis. Vous évitez ma vûe ;
Je vois sur votre front la douleur répandue.
Qu'avez-vous ?

LE MARQUIS.

Je n'ai rien.

LE BARON.

Votre ton, & votre air
M'assurent le contraire, & vous m'êtes trop cher
Pour vous laisser garder un si cruel silence :
Manqueriez-vous pour moi déjà de confiance ?
Ouvrez moi votre cœur, parlez donc ?

LE MARQUIS.

Je ne puis.

LE BARON.

Mais songez que tantôt vous me l'avez promis.
Qu'avez-vous découvert ? Que venez-vous d'ap-
prendre ?

LE MARQUIS.

Plus que je ne voulois !

LE BARON.

Je ne puis vous comprendre,
Et j'exige de vous que vous vous expliquiez :
Me tiendrez-vous rigueur après tant d'amitiés ?

LE MARQUIS.

Je dois plutôt cacher le trouble qui m'agite.
Dans l'état où je suis, souffrez que je vous quitte ?

LE BARON.

Non, arrêtez, Marquis, vous prétendez en vain
Que

Que je vous abandonne à votre noir chagrin.
 Vous ne sortirez pas, quoique vous puissiez faire,
 Que je n'aye arraché de vous l'aveu sincère
 Du sujet qui vous trouble, & qui vous porte à fuir.

LE MARQUIS.

Dispensez-moi, Baron, de vous le découvrir;
 Et laissez-moi..

LE BARON.

Marquis, la résistance est vaine,
 Et vous m'éclaircirez.

LE MARQUIS.

Quelle effroyable gêne!

Où me vois-je réduit!

LE BARON.

Cédez donc à l'effort

D'un homme tout à vous.

LE MARQUIS.

Je crains..

LE BARON.

Vous avez tort.

Les destins qui tantôt vous cachoient votre aman-
 te,

Ont-ils pû vous porter d'atteinte plus sanglante?

LE MARQUIS.

Oui, puisque ce secret par vous m'est arraché,
 Je voudrois que son sort me fût encor caché:
 Mes gens, de sa demeure, ont fait la découverte,

Mais pour rendre mes feux plus certains de sa per-
te,
Ils m'ont trop éclairé.

LE BARON.

Que vous ont-ils appris ?

LE MARQUIS.

Tout ce que je pouvois en apprendre de pis.
J'ai sçu que sa famille au plutôt la marie :
Pour comble de chagrin je vais la voir unie
Au destin d'un ami, qui m'enchaîne le bras !

LE BARON.

Ce coup est affligeant, mais il n'égalé pas,
Quoique puisse opposer votre douleur extrême,
Le malheur d'ignorer le sort de ce qu'on aime :
Je trouve votre amour, dans ce nouveau chagrin,
Beaucoup moins malheureux qu'il n'étoit ce ma-
tin.

LE MARQUIS.

Rien n'égalé, Monsieur, ma disgrâce présente ;
Je sens qu'elle est pour moi d'autant plus accablant-
te
Que je ne puis choisir ni prendre aucun parti ;
Toute voye est fermée à mon espoir trahi.

LE BARON.

J'en vois une pour vous très-simple.

LE MARQUIS.

Quelle est-elle ?

LE

LE BARON.

Poursuivez votre pointe auprès de votre belle.

LE MARQUIS.

Le moyen à présent, Monsieur, que je la vois
Promise à mon ami dont son pere a fait choix?
Mon cœur doit renoncer plutôt à ma maîtresse;
L'honneur & le devoir y forcent ma tendresse.

LE BARON.

Il n'est pas question de devoir ni d'honneur;
Il ne s'agit ici que de votre bonheur.

LE MARQUIS.

Monsieur, pour un moment, mettez-vous à ma
place,
Feriez-vous ce qu'ici vous voulez que je fasse?
L'Amour vous feroit il manquer à l'amitié?

LE BARON.

Oui, Marquis, sur ce point je serois sans pitié:
Le scrupule est sottise en pareille matière,
Et je ne ferois pas grace à mon propre pere.

LE MARQUIS.

Moi, je ne me sens pas tant d'intrépidité;
Et quand même j'aurois cette témérité,
Que puis-je esperer?

LE BARON.

Tout, Monsieur, puisqu'on vous aime;
Vous devez réussir, j'en répondrois moi-même.

LE MARQUIS.

A quoi tous mes efforts pourroient-ils aboutir ?

LE BARON.

Mais à rompre un himen qui doit mal l'afforrir.

LE MARQUIS.

Il est trop avancé.

LE BARON.

Qu'elle avouë à son Pere

Votre amour réciproque.

LE MARQUIS.

Elle est d'un caractère,

D'un esprit trop craintif, pour tenter ce moyen,

D'autant qu'elle a donné sa voix à ce lien ;

Moi-même à l'y porter j'ai de la répugnance.

Le remords que je sens...

LE BARON.

Le remords ? Pure enfance !

Ayez pour mes conseils plus de docilité,

Et le succès...

LE MARQUIS.

J'en vois l'impossibilité ;

Car son himen, vous dis-je, est prêt de se conclure ;

Demain, ce soir peut être, & ma disgrâce est sûre.

LE BARON.

Je veux que cela soit : mettons la chose au pis.

LE MARQUIS.

Que puis-je faire alors ?

LE

LE BARON.

Ce que fait tout Marquis,
Vous vous arrangerez.

LE MARQUIS.

Et de quelle manière ?

LE BARON.

En voyant cette belle, en tâchant de lui plaire.

LE MARQUIS.

A mon ami, ferois-je un affront si sanglant ?

LE BARON.

Sur cet article là votre scrupule est grand !
A son plus haut degré c'est porter la sagesse.
Si vos pareils avoient cette délicatesse,
Et marquoient tant d'égard pour Messieurs les ma-
ris,

Je plaindrois la moitié des femmes de Paris.
Ne tenez pas ailleurs un langage semblable ;
Il vous feroit, Marquis, un tort considérable.

LE MARQUIS.

Quand vous parlez ainsi, c'est sur le ton badin ;
Je forme & je veux suivre un plus juste dessein :
A mes sens revoltés quelque effort qu'il en coûte,
Le devoir me l'inspire, il faut que je l'écoute ;
De l'erreur d'un ami, j'abuse trop long-tems,
Je veux la dissiper dans ces mêmes instans,
Et je vais sans détour, à quoique je m'expose,
De mon trouble secret, lui dévoiler la cause.

LE BARON.

Ah! Gardez-vous en bien, vous allez tout gâter.

LE MARQUIS.

Juste Ciel! est-ce vous qui devez m'arrêter?

LE BARON.

Oui, vous allez commettre une extrême imprudence:

Mais a-t'on jamais fait pareille confiance?

LE MARQUIS.

Eh quoi, voulez-vous donc que je trompe en ce jour

Un homme que j'estime, & qui m'aime à son tour?

LE BARON.

Oui, trompez-la, Monsieur.

LE MARQUIS.

C'est lui faire un outrage.

LE BARON.

Trompez-le encore un coup, trompez-le, c'est l'usage.

LE MARQUIS.

Vous me le conseillez?

LE BARON.

Très fort, & je fais plus;

Je l'exige de vous.

LE MARQUIS.

Je demeure confus!

LE BARON.

Mais dans vos procédés je ne puis vous comprendre!

Vous

Vous avez pour cet homme un amitié bien tendre;
 Et portant à son cœur le coup le plus mortel,
 Par un aveu choquant autant qu'il est cruel,
 Vous voulez faire entendre à sa flamme jalouse,
 Que vous êtes aimé de celle qu'il épouse !
 Si quelqu'un s'avisoit de m'en faire un égal,
 Par moi son compliment seroit reçu fort mal.

LE MARQUIS.

Ces mots ferment ma bouche, & changent ma
 pensée;

Mon ardeur puisqu'enfin elle s'y voit forcée.

Va suivre le parti que vous lui proposez :

Mais souvenez-vous bien que vous l'y réduisez,
 Que vous êtes, Monsieur, garant de ma conduite,
 Que vous deviendrez seul coupable de la suite ;
 Et que si trop avant je me-laisse entraîner,
 C'est vous, & non pas moi qu'il faudra condamner.

LE BARON.

Quoiqu'il puisse arriver, je prens sur moi la chose ;
 Sur ma parole, osez.

LE MARQUIS.

Je vous crois donc, & j'ose.

LE BARON.

Avant que vous sortiez, je serois curieux
 Que vous vissiez l'objet. . . Mais il s'offre à nos
 yeux.

S C E N E III.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE.

LE MARQUIS *à part.*

Quel trouble ! En la voyant, j'ai peine à me
contraindre !

LUCILE *d'un air timide au Baron.*

Je cherchois votre sœur.

LE BARON.

Approchez-vous sans craindre ;

Et faites politesse à Monsieur le Marquis.

Vous ne sçauriez trop bien recevoir mes amis.

Quoi ! vous voilà déjà toute déconcertée ?

Vous changez de couleur, vous êtes empruntée !

Mais, rassurez-vous donc, devant le monde ainsi,

Faut-il être étonnée ?

LUCILE.

Et Monsieur l'est aussi !

LE BARON,

Il l'est de votre abord.

LE MARQUIS.

Pardon, je me rappelle ;

Qu'ailleurs plus d'une fois j'ai vu Mademoiselle.

LE BARON.

Vous l'avez vuë ailleurs ! Où, Marquis ?

LE MARQUIS.

Au Couvent ;
Pré-

Précisément au même où j'allois voir souvent ;
 Comme je vous l'ai dit, cette jeune personne.
 La rencontre me charme autant qu'elle m'étonne.
 L'estime & l'amitié les lioient de si près,
 Que l'une & l'autre alors ne se quittoient jamais ;
 C'est cet attachement qu'elles faisoient paroître,
 A qui je dois, Monsieur, l'honneur de la con-
 noître.

LE BARON *à part au Marquis*

Mais rien de plus heureux pour vous que ce coup-
 là !

Auprès de son amie elle vous servira.
 Elle est simple à l'excès ; mais on peut la con-
 duire :

Sçait elle votre amour ?

LE MARQUIS.

Tout a dû l'en instruire ;
 J'ai fait en sa présence éclater mon ardeur,
 Et comme ma Maitresse, elle connoît mon cœur.

LE BARON.

Tant mieux ; j'en suis charmé, la chose ira plus
 vite.

LE MARQUIS.

Dans l'état incertain qui maintenant m'agite,
 Souffrez que devant vous j'ose l'interroger.

LE BARON.

A répondre, je vais moi-même l'engager.

LE MARQUIS.

Non, je veux sans contrainte apprendre de sa bou-
 che
 Quels

Quels sont les sentimens de l'objet qui me touche ;
Parlez, belle Lucile, ils vous sont connus tous,
Mon amante n'a rien qui soit caché pour vous ;
Et vous devez souvent en avoir des nouvelles.

LUCILE.

Il est vrai.

LE MARQUIS.

J'en apprens une des plus cruelles ;
Ses parens, m'a-t'on dit, veulent la marier.

LUCILE.

Oui.

LE MARQUIS.

Ciel ! Quel oui funeste ! & qu'il doit m'effra-
yer !

LE BARON.

Rassurez-vous ; je veux rompre ce mariage.

LE MARQUIS à *Lucile*.

L'approuve-t'elle ?

LUCILE.

Non.

LE BARON au *Marquis*.

Pour vous l'heureux préface !

LE MARQUIS.

Comment se trouve-t'elle à présent ?

LUCILE.

Mal & bien.

LE MARQUIS.

Pense-t'elle ? ...

LU-

LUCILE.

Beaucoup.

LE MARQUIS.

Et que dit-elle?

LUCILE.

Rien.

LE BARON.

Quel discours? Parlez mieux qu'on puisse vous
entendre.

LE MARQUIS.

Ces mots sont d'un grand sens pour qui sçait les
comprendre;

J'ai toujours eu du goût pour la précision.

LE BARON.

Vous devez donc goûter sa conversation.

LE MARQUIS.

Infiniment, Monsieur.

LE BARON.

C'est par-là qu'elle brille;
Mal & bien, rien, beaucoup; la singuliere fille!
Tenez, s'il est possible, un discours plus suivi.

LE MARQUIS.

Du peu qu'elle m'a dit vous me voyez ravi!

(à Lucile.)

Ma Maitresse à mon sort est-elle bien sensible?

LUCILE.

Oui, votre état la jette en un trouble terrible;
Moi,

Moi, qui connois son cœur, je puis vous l'assurer.

LE BARON.

Prodige! La voilà qui vient de proferer
Deux phrases tout de suite.

LE MARQUIS *à part.*

A peine je suis maître
De mes sens agités!

LUCILE.

J'en ai trop dit peut-être,
Je m'en vais.

LE BARON.

Bon!

LE MARQUIS *à Lucile:*

Non, c'est moi qui vais sortir!

(à part.)

Mon transport à la fin pourroit, me découvrir.

LE BARON *au Marquis.*

Je vais la faire agir auprès de son amie.

LE MARQUIS.

Mademoiselle, adieu, songez bien, je vous prie
Qu'il faut que votre cœur pour moi parle au
jour d'hui,

Et que je suis perdu si je n'ai son appui.

(Il sort.)

SCE-

S C E N E IV.
LE BARON, LUCILE.

LE BARON.

JE ne vous conçois pas! vous êtes étonnante!
Vous paroissez toujours interdite & trem-
blante;

Vous vous présentez mal, & vous n'épargnez rien
Pour ternir votre éclat par un mauvais maintien;
Et lorsqu'à répliquer votre bouche est réduite,
C'est par monosyllabe, & sans aucune suite.

Repondez, est-ce gêne? Est-ce obstination?

Est-ce peu de lumière? Est-ce distraction?

Mais levez donc les yeux quand je vous interroge.

LUCILE.

Je vous suis obligée.

LE BARON.

Eh! sur le pied d'éloge

Prenez-vous mon discours?

LUCILE.

Mais, comme il vous plaira,

LE BARON.

Le moyen de tenir, de tenir à ces répliques là?

LUCILE.

Mais, j'ai mal dit, je crois.

LE BARON *à part*.

Que ce je crois est bête!

LUCILE.

Excusez, mais votre air m'intimide & m'arrête.

LE

LE BARON.

Selon vous, j'ai donc l'air bien terrible?

LUCILE.

Oui, vraiment.

LE BARON.

Votre bouche me fait un aveu bien charmant!

LUCILE.

Mais il est naturel.

LE BARON.

Vous êtes ingénue.

LUCILE.

Oh, beaucoup.

LE BARON.

Abregeons, son entretien me tuë!

Laissons, Mademoiselle, un discours superflu.

Il faut que le Marquis soit par vous secouru.

LUCILE.

Secouru!

LE BARON.

Promptement.

LUCILE.

En quoi donc, je vous prie?

LE BARON.

Il faut à son sujet parler à votre amie.

S'il n'étoit question que d'une folle ardeur,

Bien loin de vous presser d'agir en sa faveur,

Je vous le défendrois; mais son amour est sage

Et

Et pour elle il s'agit d'un très grand mariage
Où tout, en même tems se trouve réuni,
La naissance, le bien, avec l'âge assorti.
Son bonheur en dépend; ainsi, Mademoiselle;
C'est remplir le devoir d'une amitié fidelle
Peignez donc à ses yeux le désespoir qu'il a;
Dites-lui qu'il se meurt.

LUCILE.

Elle le sçait déjà.

LE BARON.

N'importe, exagerez son mérite & sa fiâme.
Près d'elle employez tout pour attendrir son ame;
Et de son Prétendu dites beaucoup de mal:
Peignez-le dissipé, fat, inconstant, brutal.

LUCILE.

Je n'ose pas tout haut dire ce que j'en pense.

LE BARON.

Parlez, ne craignez rien.

LUCILE.

Oh! sans la bienséance, ..

LE BARON.

Pour l'homme en question point de ménagement.

LUCILE *riant*.

Quoi! vous me l'ordonnez?

LE BARON.

Oui, très-expressément,
Quand je vous parle ainsi, qui vous oblige à rire?

D

C'est

C'est une nouveauté : mais j'y trouve à redire ;
Ce rire maintenant est des plus déplacés.

LUCILE.

Mais il ne l'est pas tant, Monsieur, que vous pensez.

LE BARON *à part.*

Ces imbéciles-là, gauches en toute chose,
Ou ne vous disent mot, ou ricannent sans cause.
(*à Lucile.*)

Quoiqu'il en soit, songez à ce que je vous dis :
Disposez votre amie en faveur du Marquis.
Ce que j'attens de vous veut de la diligence.
Il faut...

LUCILE.

Monsieur, voilà votre sœur qui s'avance.

LE BARON.

Ma sœur ! Le personnage est fort intéressant,
Et digne d'interrompre un discours important !

SCENE V.

LUCILE, CELIANTE, LE BARON.

LE BARON *à Lucile.*

Representez sur tout, exprès je le répète,
Que l'ardeur du Marquis est sincère & par
faite.

LUCILE.

C'est la troisième fois que vous me l'avez dit.

LE

LE BARON.

Oh ! pour le bien graver au fonds de votre esprit,
Morbleu ! je ne sçaurois assez vous le redire.
Je suis...

LUCILE.

Vous vous fâchez, Monsieur, je me retire.

S C E N E VI.

CELIANTE, LE BARON.

CELIANTE.

Vous la traitez, mon frere, avec trop de hau-
teur ?

Et vous l'étourdissez. Employez la douceur.

LE BARON.

La douceur, dites-vous ? La douceur est charman-
te !

CELIANTE.

Trouvez bon cependant que je vous représente,

Qu'une telle conduite auprès d'elle vous nuit ;

Et qu'à la fin sa haine en peut être le fruit.

Qu'elle sent...

LE BARON.

Trouvez bon que je vous interrompe,

Pour vous dire, ma sœur, que votre esprit se trom-
pe.

CELIANTE.

Elle s'est plainte à moi, je dois vous informer...

LE BARON.

Tous ces petits propos doivent peu m'allarmer.

CELIANTE.

Mais vous allez bien tôt voir arriver son pere.
 Pour son appartement comment allez vous faire?
 Ma sincere amitié..

LE BARON.

Se donne trop de soins,
 Et pour notre repos, aimez nous un peu moins.

CELIANTE.

Vous n'avez jamais rien d'agréable à me dire.

LE BARON.

Rien d'agréable ! Il faut autrement me conduire.
 J'aurai soin désormais de vous faire ma cour.

CELIANTE.

Pour quoi, votre mépris augmente chaque jour.

LE BARON.

Et puisque vous aimez les choses agréables,
 Je ne vous tiendrai plus que des propos aimables ;
 Je loürai votre esprit, votre air, votre enjouement !

CELIANTE.

Ah ! ne me raillez pas aussi cruellement.

LE BARON.

Celiante, pour vous je viens de me contraindre ;
 Je vous dis des douceurs, & vous osez vous plaindre ?

CE-

CELIANTE.

Moi, je vous dois ici dire vos vérités,
Et vais d'un bon avis payer vos duretés.

LE BARON.

Encore des avis!

CELIANTE.

Vous êtes fort aimable.

LE BARON.

Le début est flateur.

CELIANTE.

Prevenant, doux, affable
Pour les gens du dehors que ménage votre art;
A vos civilités le monde entier a part,
Parce qu'il est, Monsieur, l'objet de votre culte,
Et l'oracle constant que votre esprit consulte:
Mais mon frere chez lui sçait se dédommager
Des égards qu'il prodigue à ce monde étranger.
Il dépouille en entrant sa douceur politique;
Méprisant pour sa sœur, dur pour son domestique;
Fâcheux pour sa maîtresse, & froid pour ses amis,
Il prend un autre forme, & change de vernis.
Tout craint dans sa maison, & tout fuit sa rencon-
tre:

Le courtisan s'éclipse, & le tiran se montre.

LE BARON *d'un ton irrité.*

Ma sœur!

CELIANTE.

Le trait est fort, mais vous me l'arrachez;

D 3

Et

Et j'ai peint dans le vrai, puisque vous vous fâchez.
 Je l'ai fait toutes fois dans une bonne vûë :
 Profitez-en, ou bien si l'erreur continuë,
 Des vôtres, redoutez le funeste abandon ;
 Craignez de vous trouver seul dans votre maison ,
 Et de n'avoir d'ami que ce monde frivole ,
 Dont un soufle détruit l'estime qui s'envole.

S C E N E VII.

LE BARON *seul.*

JE serois trop heureux de me voir délivré
 De ces especes-là, dont je suis entouré,
 Mais sortons ; il est tems de faire ma tournée,
 Et de régler l'effor de toute la journée.
 Passons chez la Marquise, & chez le Comman-
 deur ;
 Voyons la Présidente, & puis mon Rapporteur.

S C E N E VIII.

LE BARON, LISETTE.

LISETTE.

Monsieur, je viens...

LE BARON.

Allez...

LISETTE.

Monsieur...

Mais daignez me permettre,

LE

LE BARON.

Mes gens au Duc ont ils porté ma lettre ?

LISETTE.

Je pense que la Fleur est parti pour cela.

LE BARON.

Je pense est merveilleux, & ces animaux-là
Répondent la plupart aussi mal qu'ils agissent.
Mes ordres, comme il faut, jamais ne s'accomplis-
sent.

LISETTE.

Mais Monsieur de Forlis. ...

LE BARON.

Quoi, Monsieur de Forlis ?

LISETTE.

Arrive en ce moment. Je vous en avertis,
Pour que vous descendiez.

LE BARON.

Je vous suis redevable
De venir m'avertir; le terme est admirable !

LISETTE *à part.*

Quel homme ! Mais Monsieur ...

LE BARON.

Allez, parlez plus bas;
Annoncez désormais, & n'avertissez pas.

(Lisette rentre.)

S C E N E IX.

LE BARON *seul.*

FOrlis, pour arriver, a mal choisi son heure :
 J'allois fortir, il faut que pour lui je demeure.
 C'est mon ami, je vais l'embrasser simplement,
 Et le quitter après le premier compliment ;
 Mais de le prévenir il m'épargne la peine.

S C E N E V.

LE BARON, M. DE FORLIS.

LE BARON *embrassant M. de Forlis.*

VOtre santé, Monsieur ?

M. DE FORLIS.

Assez ferme. Et la tienne,

Baron ?

LE BARON.

Bonne.

M. DE FORLIS.

Tant mieux. J'ai voulu me hâter
 Pour t'unir à ma fille, & par là, cimenter
 L'ancienne amitié qui nous unit ensemble.

LE BARON.

Je suis vraiment charmé que ce nœud nous assen-
 ble.

M. DE FORLIS.

Tu me fais cet aveu d'un air bien glacial !

Je

M. DE FORLIS.

De ces promesses-là je connois la valeur.

LE BARON.

Ce font de vrais devoirs.

M. DE FORLIS:

Tien, je vais en six phrases.
 Te peindre ces devoirs qu'ici tu nous emphâses.
 Aller d'abord montrer aux yeux de tout Paris
 La dorure & l'éclat d'un nouveau Vis-à-Vis;
 Eclabouffer vingt fois la pauvre infanterie,
 Qui se sauve, en jurant, de la cavalerie:
 De toilette en toilette aller faire sa cour,
 Apprendre & débiter la nouvelle du jour;
 Puis au Palais Royal joindre un cercle agréable,
 Et lier pour le sortir une partie aimable;
 Ne boire à ton dîner que de l'eau seulement,
 Pour sabler du champagne à souper largement:
 Faire l'après-midi mille dépenses folles,
 En deux médiateurs perdre huit cens pistoles;
 Sur une tabatiere, ou bien sur des habits,
 Dire ton sentiment, & ton sublime avis;
 Conduire à l'Opera la Duchesse indolente,
 Médire ou bien broder avec la Présidente;
 Avec le Commandeur parler chasse & chevaux;
 Chez le petit Marquis découper des oyseaux:
 Voilà le plan exact de ta journée entiere,
 Tes devoirs importans, & ta plus grave affaire.

LE BARON.

Monsieur le Gouverneur, vous nous blâmez à

tort:

On

On ne vit point ici comme dans votre Fort.
 Nous devons y plier sous le joug de l'usage;
 Ce qui paroît frivole est dans le fonds très-sage.
 Tous ces aimables riens qu'on nomme amuse-
 ment,

Forment cet heureux cercle & cet enchainement,
 De qui le mouvement journalier & rapide
 Nous fait, par l'agréable, arriver au solide.
 C'est par eux que l'on fait les grandes liaisons,
 Qu'on acquiert les amis & les protections;
 Au sein des yeux rians on perce les mystères;
 Le plaisir est le nœud des plus grandes affaires;
 Le succès en dépend, tout y va, tout y tient,
 Et c'est en badinant que la faveur s'obtient.

M. DE FORLIS.

Il donne en habile homme un bon tour à sa cause;
 Et je sens dans le fonds qu'il en est quelque chose.

LE BARON.

Si j'ai quelque crédit moi-même près de grands,
 Je le dois à ces riens.

M. DE FORLIS.

Je te prens sur le temps,
 Pour rendre à mes regards ta conduite louable,
 Employe en ma faveur ce crédit favorable.
 L'occasion est belle, & voici le moment:
 Fais agir tes amis pour le Gouvernement
 Qu'à la place du mien à la Cour je demande;
 Tu sçais, pour l'obtenir, que mon ardeur est grande;
 Qu'il doit, outre l'honneur, grossir mes revenus,
 Et

Et qu'il produit par an dix mille francs de plus :
 Par plusieurs concurrens cette place est brigüée ;
 Du Royaume, Baron, c'est la plus distinguée,
 Un homme bien instruit m'a marqué de partir ;
 De mettre tout en œuvre, il vient de m'avertir.
 Un motif si pressant, joint à ton mariage,
 M'a fait prendre la poste & hâter mon voyage.
 As-tu sollicité? Depuis près de deux mois
 Je t'en ai par écrit prié plus de vingt fois :
 Tu m'as promis de voir le Ministre qui t'aime ;
 L'as-tu fait? Puis-je bien m'en fier à toi-même?

LE BARON.

Oui: mais permettez...

M. DE FORLIS.

Non, je te connois trop bien.
 Ne crois pas m'échapper.

LE BARON.

Un seul instant.

M. DE FORLIS.

Rien.

Je ne te ferois pas grace d'une seconde.
 Si tu prens une fois ton effor dans le monde,
 Crac, te voilà parti jusqu'à demain matin.

LE BARON.

Puisque vous le voulez, & qu'il le faut enfin,
 Je dînerai chez moi.

M. DE FORLIS.

Effort rare & sublime!
 Sacrifice étonnant ! Grande preuve d'estime!

LE

LE BARON.

Nous mangerons ensemble un poulet sans façon,
Et je vais vous donner un dîner d'ami.

M. DE FORLIS.

Non.

Je crains ces dîners-là : J'aime la bonne chère ;
Et traite-moi plutôt en personne étrangère :
Tu n'auras qu'à donner tes ordres pour cela,
Et l'appétit chez moi se fait sentir déjà.
Le chemin que j'ai fait est très-considérable,
Et me fait aspirer au moment d'être à table.
En attendant, passons dans mon appartement,
Nous parlerons ensemble.

LE BARON.

Attendez un moment.

M. DE FORLIS.

Comment donc ! Que veut dire un discours de
la forte ?

LE BARON.

Tout n'est pas disposé comme il convient.

M. DE FORLIS.

Qu'importe,

Je puis m'y reposer.

LE BARON.

Non, Monsieur.

M. DE FORLIS.

Et pourquoi ?

LE BARON.

C'est qu'il est occupé,

M.

M. DE FORLIS.

Tu te moques de moi.
Et par qui donc l'est-il ?

LE BARON.

Par un fort galant homme...

M. DE FORLIS.

La chose est toute neuve; & cet homme se nomme ?

LE BARON.

Son nom m'est échappé.

M. DE FORLIS.

Rien n'est plus ingénu.
Mon logement est pris, & par un inconnu !

LE BARON.

C'est un Abbé, Monsieur.

M. DE FORLIS,

Un Abbé !

LE BARON.

Mais, de grace...

M. DE FORLIS.

Qu'on eût mis dans ma chambre un Militaire, passez
Mais un petit Colet me déloger ainsi !

LE BARON.

Je n'ai pas cru, d'honneur, vous voir si-tôt ici ;
Il m'est recommandé d'ailleurs par des personnes
Qui peuvent tout sur moi.

M. DE FORLIS.

Tes excuses sont bonnes,

LE

LE BARON.

Mais si vous le voulez, Monsieur, absolument,
 Vous pourrez aujourd'hui prendre mon logement;
 Ou bien, comme l'Abbé part dans l'autre semaine,
 Et que de nos façons il faut bannir la gêne;
 Vous logerez plus haut.

M. DE FORLIS.

Oui, je t'entens, Baron;
 Et pour le coup je vais coucher dans le dongeon.

LE BARON.

Vous êtes mon ami.

M. DE FORLIS.

La chose est plus choquante:
 Mais tout mon dépit cède à ma faim qui s'aug-
 mente.

Vien, dans ce moment-ci, si tu veux m'obliger;
 Loge-moi vite. . .

LE BARON.

Où donc ?

M. DE FORLIS:

Dans ta sale à manger.

FIN DU SECOND ACTE.



AC.

ACTE III.

SCENE I.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON.

LE Forlis par bonheur fait la méridienne ;
Je respire. Entre nous son amitié me gêne.
Sa fille doit parler à l'objet de vos feux.

LE MARQUIS.

Je vous suis obligé de vos soins généreux.

LE BARON.

L'affaire est en bon train.

LE MARQUIS.

Il est vrai, je commence
A me flatter, Monsieur, d'une douce esperance.

LE BARON.

Je suis charmé de voir que vous pensiez ainsi.

LE MARQUIS.

La joye enfin succede au plus affreux soucy.
Je ne puis exprimer le plaisir que je goûte :
On n'imagine point jusqu'ou va...

LE BARON.

Je m'en doute.

LE MARQUIS.

Non, non, vous ignorez combien il est flateur.

Je

Je ne sçai quoi pourtant m'arrête au fonds du cœur.

LE BARON.

Comment! Votre ame encore est-elle intimidée?

LE MARQUIS.

Oui, tromper un ami revolte mon idée,
Et je sens que je blesse au fonds la probité.

LE BARON.

Marquis, encore un coup, cassez d'être agité;
Elle n'est point blessée en des choses semblables.

LE MARQUIS.

En est-il, où ses droits ne soient point respectables?
Et ne doit-elle point régler en tout nos pas?

LE BARON.

Non, Marquis, sur l'amour elle ne s'étend pas.

LE MARQUIS.

Et par quelle raison?

LE BARON.

Ce n'est pas là sa place.

Elle y seroit de trop.

LE MARQUIS.

Un tel discours me passe!

LE BARON.

J'ai plus d'expérience, & dois vous éclairer.
La droiture est un frein que l'on doit réverer,
Du monde ce sont là les maximes constantes,
Dans tout ce que l'on nomme affaires importantes,

E

De-

Devoirs essentiels de la société ,
 Dont ils sont les liens & comme le traité.
 On la doit consulter , sur tout dans l'exercice
 Des charges de l'Etat d'où dépend la justice ;
 Dans ce qui , parmi nous , est de convention ,
 Et forme par degré la réputation :
 Mais elle est sans pouvoir pour tout ce qu'on ap-
 pelle

Du nom de badinage , ou bien de bagatelle ;
 Pour tout ce qu'on regarde universellement
 Sur le pied de plaisir , ou de délassement.
 Dans un tendre commerce , elle n'est plus admise ,
 Et même s'en piquer devient une sottise.
 L'amour n'est plus qu'un jeu , qu'un simple amu-
 sement ,

Où l'on est convenu de tromper finement ;
 D'être dupe ou fripon , le tout sans conséquence ,
 Mais d'être le dernier pourtant avec décence.

LE MARQUIS.

De plus beau des liens , d'où dépend notre paix ,
 Peut il être avili jusques à cet excès ?
 Le monde est étonnant dans sa bisarrerie,
 Le jötieur qui friponne est couvert d'infamie ,
 Et le perfide amant qui trompe , & qui trahit ,
 Devient homme à la mode , & se met en crédit.
 Quel travers dans les mœurs , & quel affreux dé-
 lire !

Aussi grossièrement peut-on se contredire ?

LE BARON.

C'est l'idée établie , il faut s'y conformer.

LE

LE MARQUIS

Mon ame, à penser faux, ne peut s'accoutumer.
 Le Jeu, dont j'ai parlé, commerce de caprice,
 Fondé sur l'intérêt, la fraude & l'avarice,
 S'est rendu, par l'usage, un lien révééré:
 Les devoirs en sont saints, le culte en est sacré.
 A ses engagemens le fier Honneur préside;
 Et ses dettes, sur tout, sont un devoir rigide:
 Au jour précis, à l'heure, il faut, pour les payer,
 Vendre tout, & frustrer tout autre créancier.
 Et l'amour tendre & pur devient un nœud frivo-
 le,

Où l'on est dispensé de tenir sa parole.
 Le joug de l'Amitié n'est pas plus respecté;
 On veut qu'ils soient tous deux exempts de pro-
 bite:
 Leurs devoirs sont remplis les derniers; & leurs
 dettes
 Ou ne s'acquittent pas, ou sont mal satisfaites.
 Mais rendez-moi raison d'un tel égarement,
 Vous, profond dans le monde, & son digne ornea-
 ment.

LE BARON.

Je conviens avec vous, Marquis, & je confesse
 Que l'esprit qui l'agite est souvent une yvresse.
 Du sein de la lumière il tombe dans la nuit,
 De ses écarts souvent l'injustice est le fruit;
 Mais il est notre maître, & nous devons le suivre;
 Nous sommes, par état, tous deux forcés d'y vi-
 vre.
 Pour y plaire, y briller, pour avoir ses faveurs,

Il faut prendre, Marquis, jusques à ses erreurs,
 Dès qu'ils sont établis, préterer ses usages,
 Quelques choquans qu'ils soient, aux raisons les
 plus sages.

Quoi qu'il en coûte, on doit se mettre à l'unisson,
 Et tout sacrifier pour avoir le bon ton.
 Si-tôt qu'il le condamne, il faut fuir tout scrupule,
 Et même les vertus qui rendent ridicule.

LE MARQUIS.

N'en déplaîse au bon ton, dont je suis rebattu,
 Nous ne devons jamais rougir de la vertu.

LE BARON.

J'aime à voir qu'en votre ame elle se développe ;
 Mais il faut vous résoudre à vivre en Mysantrope.
 Vous devez renoncer à tout amusement,
 Aller dans un désert vous enterrer vivant ;
 Ou, de cette vertu temperer les lumieres,
 L'habiller à notre air, la faire à nos manieres.
 J'avouërai franchement que vous me faites peur.
 Orné de tous les dons de l'esprit & du cœur,
 Vous allez, je le vois, si je ne vous seconde,
 Vous donner un travers en entrant dans le monde ;
 Vous perdre exactement par excès de raison,
 Et d'un Caton précoce acquerir le surnom,
 Choquer les mœurs du temps ; & par cette con-
 duite,

Vous rendre insupportable à force de mérite.

LE MARQUIS.

Vos discours dans mon cœur font passer votre
 effroi.

Ce

Ce Monde que je blâme a des attraits pour moi.
 Je ne puis vous cacher que, né pour y paroître,
 Je l'aime, & brûle en beau de m'y faire connoître.
 Son commerce est un bien dont je cherche à jouir,
 Et m'en faire estimer est mon premier desir.
 J'ai, pour vivre content, besoin de son suffrage.
 Dans ce juste dessein si je faisois naufrage,
 Je ne pourrois, Baron, jamais m'en consoler.
 La crainte que j'en ai me fait déjà trembler.
 Pour voguer sûrement sur cette mer trompeuse,
 Je demande & j'attends votre aide généreuse,
 Daignez donc me guider de la main & de l'œil;
 Et pour m'en garantir, montrez-moi chaque
 écueil.

LE BARON.

Vous me charmez ; je suis tout prêt de vous in-
 fruire,
 Et vous n'avez, Marquis, qu'à vous laisser con-
 duire.
 Je veux choisir pour vous le jour avantag-eux,
 Saisir, pour vous placer, le point de vûe heureux;
 A vos dons naturels joindre les convenances,
 Y répandre des clairs, y mettre des nuances ;
 Et faire enfin de vous, vous donnaot le bon tour,
 L'homme vraiment aimable, & le héros du jour.
 Je ne m'en tiens pas là. Non, Marquis, je vous
 aime ;
 Je veux vous rendre heureux en dépit de vous-
 même.
 Mon amitié, dans peu, compte en venir à bout ;
 Votre amante en répond, elle a pour vous du goût ;
 E 3 C'est

C'est le point principal, & qui rend tout facile:
Mais point de sot scrupule, & montrez-vous do-
cile.

Me le promettez-vous?

LE MARQUIS.

J'y ferai mon effort.

LE BARON,

Pour la mieux disposer, écrivez-lui d'abord.

LE MARQUIS.

J'avois pris ce parti, j'ai même ici ma lettre;
Mais je ne sçai comment la lui faire remettre.

LE BARON.

Attendez... Il s'agit d'un établissement,
Et cet hymen, pour vous, est un coup important?

LE MARQUIS.

Oui, par mille raisons c'est un bien où j'aspire;
Et c'est, pour l'en presser que je lui viens d'écrire.

LE BARON.

La chose étant ainsi, j'imagine un moyen...
Oui, Lucile pour vous doit lui parler.

LE MARQUIS,

Eh bien?

LE BARON.

Sans blesser la sagesse, elle peut la lui rendre,
Et même l'amitié l'engage à l'entreprendre.
D'autres la commettraient.

LE

LE MARQUIS.

Oui, c'est ce que je crains.
On ne peut la remettre en de meilleures mains.

LE BARON.

Donnez-moi votre lettre, elle sera renduë,
Et je vais en charger ma jeune prétenduë.

LE MARQUIS.

Moi-même je voudrois, lui donnant mon billet,
Le lui recommander.

LE BARON.

Vous serez satisfait.
Attendez un moment.

(Il rentre.)

SCENE II.

LE MARQUIS seul.

IL sert trop bien ma flamme!
Mais chassons, après tout, cet effroi de mon ame,
Quand j'en puis profiter sans blesser mon devoir.
Le Baron, dans ce jour, il me l'a fait trop voir,
Pour l'aimable Forlis sent un mépris insigne;
Il dédaigne un bonheur dont son cœur n'est pas
digne.

De sa grace naïve il méconnoit le prix.
Elle auroit un tyran; & l'hymen, j'en frémis!
Pour elle deviendroit une chaîne cruelle.
Je dois l'en garantir, moins pour moi que pour
elle,

E 4

L'a.

L'amour, la probté, la pitié, la raison,
 Tout me fait une loi de tromper le Baron,
 Employer l'artifice en cette conjoncture,
 C'est servir la Vertu, non trahir la droiture.
 Lui même, qui plus est, me conduit par la main.
 Je la vois, sa présence affermit mon dessein.

S C E N E III.

LUCILE, LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON *à Lucile.*

Oui, le Marquis attend de vous un grand service,
 Et vous seule pouvez lui rendre cet office.
 Songez qu'il le mérite, & qu'il est mon ami.

LUCILE.

Monsieur . . .

LE BARON.

Il ne faut pas l'obliger à demi.

LUCILE *au Marquis.*

De quoi s'agit il donc, Monsieur?

LE MARQUIS.

C'est une lettre

Que j'ose vous prier instamment de remettre . .

LUCILE.

A qui?

LE MARQUIS.

Mademoiselle, à cet objet charmant
 Dont vous êtes l'amie & dont je suis l'amant.

II

Il y verra les traits de l'amour le plus tendre.

LUCILE *prenant la lettre.*

Je ne manquerai pas, Monsieur, de la lui rendre.

LE BARON.

Fort bien, je suis content de ce procédé-là :

Peut-être avec le temps, mon soin la formera.

LE MARQUIS.

Et puis-je me flatter qu'elle soit bien reçue ?

LUCILE.

Mais, je n'en doute point.

LE MARQUIS.

Quand elle l'aura lue,

Puis-je encore espérer qu'elle me répondra ?

LUCILE.

Oui, Monsieur, je le croi, dès qu'elle le pourra.

LE MARQUIS.

Offrai-je, pour moi, compter sur votre zèle ?

LUCILE.

Mais je ferai, Monsieur, mon possible auprès d'elle.

LE BARON.

Elle répond, vraiment, beaucoup mieux que tantôt.

Il se fait déjà tard, & partons au plutôt.

Votre ame est à présent dans une douce attente.

Volons chez la Comtesse, elle est impatiente,

E 5

Voilà

Voilà l'heure ; & d'ailleurs, je dois voir en passant
Le Commandeur.

LE MARQUIS.

Daignez m'accorder un instant.
C'est un point capital oublié dans ma lettre,
Mademoiselle...

LUCILE.

Eh bien, Monsieur?

LE MARQUIS.

Sans la commettre,
Si dans cette journée, & par votre moyen,
Je pouvois obtenir un inoment d'entretien.

LUCILE.

Elle ne sort jamais.

LE MARQUIS.

Je puis, Mademoiselle,
Trouver l'occasion de lui parler chez elle ;
Et c'est, pour tous les deux, un bien essentiel.

LUCILE.

Mais elle est sous les yeux d'un surveillant cruel,
Qui faussement paré d'une douceur trompeuse,
L'intimide, & la tient dans une gêne affreuse.

LE BARON.

Son cœur, à le tromper, doit avoir plus de goût,
Et ne rien épargner pour en venir à bout.
Il faut à ses dépens jouer la Comédie,
Et je veux le premier être de la partie.

LU.

LUCILE,

Mais vous m'encouragez.

LE MARQUIS.

Dés que Monsieur le veut,
Convenez qu'on le doit, & songez qu'on le peut.LE BARON *au Marquis.*Profitons des momens où son pere sommeille ;
Dépêchons-nous, partons avant qu'il se réveille.
(*Lucile rentre.*)

S C E N E IV.

LE BARON, LE MARQUIS,
M. DE FORLIS.M. DE FORLIS *arrêtant le Baron.*JE t'arrête au passage, & bien m'en prend, par-
bleu.

LE BARON.

Mais, Monsieur, j'ai promis.

M. DE FORLIS.

Il m'importe fort peu.

S C E N E V.

LE BARON, LE MARQUIS, M. DE
FORLIS, LA COMTESSE.LA COMTESSE *au Baron.*COMMENT donc ! Est-ce ainsi que l'on se fait
attendre ?
Moi.

Moi-même il faut, chez vous, que je vienne vous
prendre :
Cet oubli me surprend, sur tout de votre part.
Vous, prévenant, exact.

LE BARON.

Pardonnez mon retard.

LA COMTESSE.

Je ne puis à ce trait, Monsieur, vous reconnoître.

LE BARON.

De sortir de chez moi je n'ai pas été maître;
Et je suis arrêté même dans ce moment.

LA COMTESSE.

Par qui donc ?

M. DE FORLIS,

C'est par moi, Madame absolument,
J'ai besoin du Baron pour cette après-dinée.

LA COMTESSE.

Moi, je l'ai retenu pour toute la journée.

M. DE FORLIS.

Avec tout le respect que je dois vous porter,
Sur vos prétentions je compte l'emporter.

LA COMTESSE.

N'en déplaise à l'espoir dont votre esprit se flatte,
Vous venez un peu tard, je suis première en date.

LE BARON à *M. de Forlis.*

Vous voyez bien, Monsieur, que je n'impose point.
M,

M. DE FORLIS.

Mais vous sçavez qu'au mien votre intérêt est joint.

L'affaire est sérieuse autant qu'elle est pressante.

LA COMTESSE.

Oh ! Celle qui m'amène est plus intéressante.

M. DE FORLIS.

Mon bonheur en dépend, & le sien propre y tient.

LA COMTESSE.

Mais c'est un Phénomene, & Paris en convient.

M. DE FORLIS.

J'arrive tout exprès du fond de la Bretagne.

LA COMTESSE.

Moi, quinze jours plutôt j'ai quitté la campagne.

M. DE FORLIS.

S'il retarde d'un jour, mes pas seront perdus.

LA COMTESSE.

Passé ce soir, Monsieur, on ne l'entendra plus ;

Il part demain.

M. DE FORLIS.

Qui donc ? Je ne puis vous comprendre.

LA COMTESSE.

Ce Violon fameux que nous devons entendre.

M. DE FORLIS.

Quoi ! C'est un Violon qui balance mes droits ?

LA

LA COMTESSE.

Il doit jouer, Monsieur, pour la dernière fois.

M. DE FORLIS.

Voilà donc ce devoir unique, indispensable!

Je combe de mon haut!

LA COMTESSE.

C'est un homme admirable,

Et qui tire des sons singuliers & nouveaux.

Ses doigts sont surprenans, ce sont autant d'oi-
seaux.

Doux & tendre, d'abord il vole terre à terre;

Puis, tout à coup, bruiant, il devient un tonner-
re.

Rien n'égale, en un mot, Monsieur Vacarmini.

M. DE FORLIS.

Vacarmini, Madame, ou Tapagimini,

Tout merveilleux qu'il est, n'est pas un personna-
ge

Qui mérite, sur moi, d'obtenir l'avantage.

LA COMTESSE.

Eh! Qui donc êtes-vous, pour jouter contre lui?

M. DE FORLIS.

Quelqu'un que Monsieur doit préférer aujourd'hui.

LA COMTESSE.

Je vous crois du talent, & beaucoup de mérite;

Mais vous ne partez pas apparemment si vite.

On pourra vous entendre un autre jour.

M.

M. DE FORLIS.

Comment !

LA COMTESSE.

Oui, quel est votre Fort, Monsieur, précisément ?
La musette, la flutte, ou le violoncelle ?

M. DE FORLIS.

Moi, joueur de musette ? Ah ! la chose est nouvelle.
La bagatelle seule occupe vos esprits :
Un soin plus sérieux me conduit à Paris.

LA COMTESSE.

Quelle est donc cette affaire, & si grave & si grande ?

M. DE FORLIS.

C'est un Gouvernement qu'à la Cour je demande.

LA COMTESSE.

Un Gouvernement ?

M. DE FORLIS.

Oui.

LA COMTESSE.

Quoi ! ce n'est que cela ?

Oh, rien ne presse moins ; si ce n'est celui-là,
Vous en aurez un autre, & la chose est facile.
Mais pour l'homme divin, qui part de cette ville,
Le bonheur de l'entendre à ce jour est borné.
Il faut, il faut saisir le moment fortuné.
Si le Baron manquoit cet instant favorable,
Il n'en trouveroit pas dans dix ans un semblable.

LE

LE BARON.

Oui, Madame a raison, & j'en dois profiter.

M. DE FORLIS.

Quoi! pour un vain plaisir tu veux donc me quitter?

Un ancien ami n'a pas la préférence?

LA COMTESSE.

Moi, je suis près de lui nouvelle connoissance.
Il me doit plus d'égards.

M. DE FORLIS.

Oui, s'il faut parier,
C'est toujours pour celui qu'il connoit le dernier.LA COMTESSE *au Baron.*Le plaisir que je j'attens me transporte d'avance.
Donnez-moi donc la main, partons en diligence.

LE BARON.

A des ordres si doux je me laisse entraîner.

LE MARQUIS *à M. de Forlis.*

Monsieur, le vous promets, de vous le ramener.

LA COMTESSE.

Non, c'est flatter Monsieur d'un espoir téméraire.
J'enleve le Baron pour la journée entière.
Je ne dérange rien dans les plans que je fais.
Au sortir du Concert je le mène aux François,
Où j'ai depuis huit jours une loge louée,
Pour voir la nouveauté qui doit être jouée;
Et de-là nous devons être d'un grand souper,

Qui

Qui va jusqu'à minuit au moins nous occuper ;
 Puis de la table au bal, où déguisée en Flore,
 Je ne rendrai Zéphir qu'au lever de l'aurore,

LE BARON à *M. de Forlis.*

Je reviendrai, Monsieur, & ne la croyez pas.

M. DE FORLIS.

Pour en être plus sûr j'accompagne tes pas.

FIN DU TROISIEME ACTE.



ACTE IV.

SCENE I.

CELIANTE, M. DE FORLIS,

CELIANTE.

Vous êtes, je le vois, mécontent de mon frere ;
 Monsieur ?

M. DE FORLIS.

Je suis trop franc pour dire le contraire :
 Sans un motif secret qui pour lui m'attendrit,
 Je ferois hautement éclater mon dépit ;
 Et je n'en eus jamais une si juste cause.

CELIANTE.

Eh ! quel nouveau sujet, Monsieur, vous indispose ?

M. DE FORLIS.

Tout ce qui peut blesser un ami tel que moi.

F

Je

Je le suis au Concert, j'entre, & je l'apperçois.
 Jusqu'à lui je pénètre à travers la cohue.
 Mon abord l'embarrasse; à peine il me salue.
 Je lui parle, il se trouble, il répond à demi,
 Et je le vois enfin rougir de son ami.
 Je sens qu'il me regarde en son impertinence,
 Comme un Provincial dont il craint la présence.
 Au milieu du grand monde il me croit déplacé;
 Et dans le même tems qu'il est pour moi glacé,
 Il se montre attentif, il fait cent politesses
 A des originaux de toutes les especes.
 Auprès d'eux tour-à-tour on le voit empressé:
 Et le plus ridicule est le plus caressé.

CELIANTE.

Je voudrois excuser un procedé semblable,
 Mais je sens qu'envers vous mon frere est trop coupable.

M. DE FORLIS.

Aux usages reçus s'il a trop obéi,
 Quelques instans après, le sort l'en a puni:
 Ce violon divin, & qui se voit l'idole
 De Paris qui le court, a manqué de parole;
 L'opulent Financier qui tout fier l'attendoit,
 Et chez qui, sans mentir, toute la France étoit,
 Comme un arrêt mortel, apprend cette nouvelle:
 Le Concert est rompu; l'aventure est cruelle:
 C'est un coup dont il est si fort humilié,
 Qu'il en paroît moins fat, mais plus sot de moitié:
 Il voit fuir les trois quarts des spectateurs qui pe-

stent:
 La

La fureur de jouer vient saisir ceux qui restent.
 Pour vingt jeux differens, vingt Autels sont dressés;

Les sacrificateurs en ordre sont placés.
 Les monts d'or étalés sont offerts en victimes.
 Du Dieu qui les reçoit, les mains sont des abîmes.
 Par qui dans un moment tout se voit englouti:
 Un seul particulier dans une après midi,
 Perd des sommes d'argent qui forment des rivieres,
 Et feroient subsister dix familles entieres.
 Le Baron qui se laisse emporter au courant,
 Malgré tous mes efforts, suit alors le torrent:
 De dépit je le quitte & cours pour mon affaire;
 Ensuite je reviens dans le moment contraire,
 Que par un as fatal il se voit égorgé;
 Il perd, outre l'argent dont il étoit chargé,
 Plus de neuf cens louis joués sur sa parole:
 Mais il cède en Héros au revers qui l'immole;
 Sous un front calme, il sçait déguiser sa douleur;
 Et s'acquiert, en partant, le nom de beau joueur.

CELIANTE.

Mais il paye assez cher ce titre qui l'honore.

M. DE FORLIS.

Ce que je vous apprens, il croit que je l'ignore;
 Sa disgrâce me fait oublier mon dépit,
 Et plus que mon affaire, occupe mon esprit.
 L'amitié me ramene en ce lieu pour l'attendre,
 Et selon l'apparence, il va bientôt s'y rendre,
 Pour prendre tout l'argent qu'il peut avoir chez

lui,
 Car

Car il doit acquitter cette dette aujourd'hui.
Je ne me trompe pas ; le voilà qui s'avance.

CELIANTE.

Je rentre ; vous seriez gênés par ma présence.

(Elle s'en va.)

S C E N E II.

M. DE FORLIS, LE BARON.

LE BARON *sans voir M. de Forlis.*

JE cache la fureur de mon cœur éperdu ;
Et je ne puis trouver l'argent que j'ai perdu :
Mais je ne croyois pas que Forlis fût si proche.
Déguisons. Vous venez pour me faire un repro-
che.

M. DE FORLIS.

Non, n'apprehende rien, le tems seroit mal pris ;
Quand ils sont malheureux j'épargne mes amis.

LE BARON.

Comment donc ?

M. DE FORLIS.

Devant moi, cesse de te contraindre,
Je sçai ton infortune, en vain tu prétens feindre.

LE BARON.

Qui vous a dit . . .

DE FORLIS.

Mes yeux en ont été témoins ,

Et

Et tu perds, d'un seul coup, neuf cens Louis au moins.

LE BARON.

Puisque vous le sçavez, il faut que je l'avouë,
C'est un tour inoui que le hazard me jouë.

M. DE FORLIS.

As-tu l'argent chez-toi ?

LE BARON.

Je n'ai que mille écus ;
J'ai fait pour en trouver, des efforts superflus.

M. DE FORLIS.

Tu connois tant de monde ?

LE BARON.

Inutile ressource !
Ils manquent tous d'espece.

M. DE FORLIS.

Ou d'amitié pour toi ;
Tien, en voilà huit cens ; je les ai pris chez moi.

LE BARON,

Ah ! Je suis pénétré.

M. DE FORLIS.

Va, mon argent profite ;
Quand il sert mon ami, quand son secours l'acquiesce.

LE BARON.

C'est peu de m'obliger, vous prevenez mes vœux.

M. DE FORLIS.

Je t'épargne une peine, & j'en suis plus heureux ;

Je dois pourtant me plaindre en cette circonstance

Que ton cœur ne m'ait pas donné la préférence,
 Tu vas chercher ailleurs, & tu sembles rougir
 De t'adresser au seul qui peut te secourir,
 Et qui goûte un bien pur à te rendre service,
 Loin que ton sort le gêne, ou ta faute l'aigrisse.

LE BARON.

Je ne mérite pas...

M. DE FORLIS.

N'importe, je le doi,
 Des devoirs de l'ami je m'acquitte envers toi ;
 J'en serai trop payé, si je t'enseigne à l'être,
 Et si mes procédés t'apprennent à connoître
 Celui qui l'est vraiment dans les occasions,
 Non par des vains propos, mais par des actions,
 D'avec ceux qui n'en ont que la fausse apparence,
 Qui méritent au plus le nom de connoissance,
 Qui ne tiennent à toi que par le seul plaisir,
 Ardents à te promettre, & froids à te servir.

LE BARON.

Je connois tous mes torts, & vous demande grace

M. DE FORLIS.

S'il est sincère & vrai, ton remord les efface.
 Pour mieux les réparer, Baron, voici le jour,
 Et l'instant où tu peux m'être utile à ton tour :
 Pendant que tu jouois, j'ai pris soin de m'instruire ;
 Et d'agir fortement pour la place où j'aspire :
 J'ai sçu d'un Secrétaire, & dans un autre tems

Je

Je t'en ferois ici des reproches sanglans.
 J'ai sçu que tu n'as fait, malgré ma vive instance,
 Pour ce Gouvernement aucune diligence ;
 Et qu'enfin si pour moi tu l'avois demandé,
 Indubitablement on te Peût accordé.

LE BARON.

La Cour n'est pas si prompte à répandre ses graces ;
 Il faut long-tems briguer pour de pareilles places,
 Et ce n'est pas, Monsieur, l'ouvrage d'un moment.

M. DE FORLIS.

Ce Gouvernement-ci toutefois en dépend ;
 Et j'ai tantôt appris du même Secrétaire
 Qu'il est sollicité par un fort adverfaire ;
 Qu'il faut tout mettre en œuvre, & tout faire
 mouvoir,

Ou que mon concurrent l'emportera ce soir ;
 Mon plan est arrangé, mes mesures sont prises
 Pour parler au Ministre à six heures précises ;
 Pour le voir, pour agir, voilà les seuls instans :
 Si tu veux près de lui me seconder à tems,
 Nos efforts prévaudront, & j'obtiendrai la place.
 Je sçai qu'à ta prière il n'est rien qu'il ne fasse,
 Et tu possèdes l'art de le persuader :
 Mais il faut employer ton crédit sans tarder,
 Et venir avec moi chez lui, dans trois-quarts d'heure ;

C'est le tems décisif, promets moi...

LE BARON.

Que je meure,

Si j'y manque, Monsieur !

F 4

M.

M. DE FORLIS.

Ne va pas l'oublier.

Et songe . . .

LE BARON.

Je ne fors que pour aller payer
La somme que je dois & je reviens vous prendre;
Vous n'aurez pas, Monsieur, la peine de m'attendre:

On doit pour ses amis tout faire, tout quitter;
Vous m'en donnez l'exemple, & je dois l'imiter.

M. DE FORLIS.

Tu seras accompli, si tu tiens ta promesse.

(Le Baron sort.)

S C E N E III.

M. DE FORLIS, CELIANTE.

CELIANTE.

MOn frere auprès de vous a perdu sa tristesse;
Et j'en juge, Monsieur, par l'air gai dont il
sort.

M. DE FORLIS.

Je croi qu'il est content; pour moi, je le suis fort.
Adieu, Mademoiselle. Attendant qu'il revienne,
Je vais voir Lisimon qu'il faut que j'entretienne.
(Il sort.)

SCE-

S C E N E IV.

CELIANTE seul.

IL a soin de cacher le plaisir qu'il lui fait,
Et sa discrétion est un nouveau bienfait.

S C E N E V.

CELIANTE, LISETTE.

LISETTE.

Apprenez un secret que je ne puis vous taire.
Lucile, Lucile aime; & Monsieur votre frere,
A, comme il est trop juste, un rival préféré.

CELIANTE.

Quelle idée!

LISETTE.

Oh! mon doute est trop bien avéré.

CELIANTE.

Sur quoi donc le crois-tu?

LISETTE.

Je viens de la surprendre
Dans le temps que sa main ouvroit un billet tendre,

Qu'elle a vite caché si-tôt que j'ai paru;
Et par là mon soupçon s'est justement accru.

CELIANTE.

Va, c'est apparemment la lettre d'une amie.

LISETTE.

Non, non, je n'en croi rien; sa rougeur l'a trahie:

Pour cacher un billet qui n'est qu'indifférent,
On est moins empressée, & le trouble est moins
grand.

On attribué à tort à son peu de génie
Son humeur taciturne & sa mélancolie ;
L'amour est l'auteur de ce silence-là ;
Et j'en mettrois au feu cette main que voilà.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai cette pensée ;
La curiosité dont je me sens pressée ,
M'a fait étudier les moindres mouvemens,
D'un cœur qui del'absence éprouve les tourmens,
J'ai connu qu'elle avoit le symptôme visible ;
Et j'ai sur ce mal-là le coup d'œil infallible :
Je porte encor plus loin ma vûe à son sujet ,
Et de ses feux cachés je devine l'objet.

CELIANTE.

Bon !

LISETTE.

Depuis qu'au Baron le Marquis rend visite
Sur son front satisfait on voit la joie écrite ;
J'ai, qui plus est, surpris certains regards entr'eux,
Qui prouvent le concert de deux cœurs amou-
reux ;

C'est lui, Mademoiselle ; & j'en fais la gageure.

CELIANTE.

Tu prens dans ton esprit ta folle conjecture.

LISETTE.

Ils s'aiment en secret, je ne m'y trompe pas :
Mais, tenez, là voilà qui porte ici ses pas ;
Pour

Pour lire le billet elle y vient, j'en suis sûre.
Cachons-nous toutes deux dans cette sale obscure.

CELIANTE.

Non, vlen, rentre avec moi; respectons son secret,
Celui que l'on surprend est un larcin qu'on fait.

(Elles rentrent.)

SCENE VI.

LUCILE seule.

ENfin me voilà seule ! Et bannissant la crainte,
Je puis donc respirer, & lire sans contrainte
La lettre d'un amant qui régné dans mon cœur !
Sa lecture peut seule adoucir ma douleur.

(Elle lit.)

Non, belle Lucile, il n'est point de situation
plus singuliere que la nôtre, ni d'amant plus
malheureux que moi. Je vous vois à toute heu-
re sans pouvoir m'expliquer. Je m'apper-
çois qu'on vous méprise, & qu'on vous croit
sans esprit & sans sentiment, vous qui pensez
si juste, & dont le cœur tendre & délicat éga-
le la sensibilité du mien, & c'est tout dire.
Vous êtes à la veille d'en épouser un autre, &
je n'ose me plaindre. Je pourrois me consoler,
si votre mariage ne faisoit que mon malheur ;
mais il va combler le vôtre ; je le sçai, je le
vois,

vois, & je ne puis l'empêcher, c'est là ce qui rend mon désespoir affreux : sans une prompte réponse j'y vais succomber.

(après avoir lû)

Mon cœur est déchiré par un billet si tendre.
Ma peine, & mon plaisir ne sauroient se comprendre.

Non, mon état n'est fait que pour être senti!
J'ai là tout ce qu'il faut. Vite, répondons y.

(Elle écrit en s'interrompant.)

Cher amant ! Si les traits de l'ardeur la plus vive,
Si d'un parfait retour l'expression naïve
Peuvent te consoler & calmer tes esprits,
Tu seras satisfait de ce que je t'écris.

Les maux que tu ressens font mon plus grand martyre.

S C E N E VII.

LUCILE, LE BARON.

LE BARON.

JE viens de m'acquitter. Grace au Ciel, je respire !

Mais que vois-je ! Lucile a l'esprit occupé !

Elle écrit une lettre, ou je suis fort trompé.

Elle ne pense pas, comment peut-elle écrire ?

Parbleu, voyons un peu de son file pour rire.

(à Lucile.)

Puis-je, sans me montrer curieux indiscret,

Vous demander pour qui vous tracez ce billet ?

LU.

LUCILE *avec surprise.*

Ah!

LE BARON.

Que notre présence un peu moins vous étonne,
Ne craignez rien.

LUCILE.

Monsieur, je n'écris à personne.
Ce sont des mots sans suite, & mis pour m'essayer.

LE BARON.

N'importe; montrez-moi, s'il vous plaît, ce pa-
pier.

Ne me refusez point, lorsque je vous en prie.

LUCILE *à part.*

Le cruel embarras!

LE BARON.

Voyons.

LUCILE.

J'ortographie. . .
Et peins trop mal, Monsieur... Jamais je n'osetai

LE BARON.

Pourquoi? Vous avez tort, je vous corrigerai.

LUCILE.

Vous ne pourriez jamais lire mon écriture;
Et vous vous moqueriez de moi, j'en suis trop sû-
re.

LE BARON.

Bon! Vous faites l'enfant.

LII.

LUCILE.

Je suis de bonne foi.
 Je sçai l'opinion que vous avez de moi;
 Et c'est pour l'augmenter.

LE BARON.

Ah! mauvaises défaites!
 Donnez, pour mettre fin aux façons que vous faites.

(Il lui prend la lettre des mains & lit.)

S C E N E VIII.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE.

LE MARQUIS *dans le fonds du Théâtre.*

J'Apperçois le Baron, & ma chere Forlis.
 Mais il lit un billet, Ciel! l'auroit-il surpris?

LE BARON *après avoir lû, à Lucile.*

Je doute si je veille, & je ne sçai que dire!
 Parlez, est-ce bien vous qui venez de l'écrire?

LUCILE.

Oui.

LE BARON.

Mais de ma surprise à peine je reviens!
 Je n'ai rien vû d'égal au billet que je tiens!
 Plus je la lis, & plus cette lettre m'étonne.
 Le sentiment y regne, & l'esprit l'affaïsonne.
 Belle indolente, hé quoi! sous cet air ingenu,
 Vous me trompez ainsi? qui l'auroit jamais crû!

(U)

(Il relit tout haut.)

Je sçai qu'on me croit sans esprit ; mais ce n'est que
pour vous seul que je voudrois en avoir.

(Il s'interrompt.)

Je ne demande plus à qui ceci s'adresse.

Je sens toute la force & la délicatesse

Du reproche fondé que cache ce billet ;

Et je vois par malheur que j'en suis seul l'objet.

Il est honteux pour moi de mériter vos plaintes.

Mes fautes, j'en rougis, y sont trop bien dépein-
tes.

Voilà le résultat de tous nos entretiens,

Et tous vos sentimens y répondent aux miens.

LUCILE à part.

La méprise est heureuse ! & mon ame respire !

LE MARQUIS à part.

Fort bien ! Il prend pour lui ce qu'on vient de m'é-
crire.

LE BARON.

Cet embarras charmant, cette aimable rougeur
Servent à confirmer ma gloire.

LE MARQUIS à part.

Ou son erreur.

LE BARON.

Quelle joie ! Elle m'aime, elle sent, elle pense !

Que j'ai mal jusqu'ici jugé de son silence !

Ah ! pourquoi si long-tems me cacher ces trésors,

Et les ensevelir sous de trompeurs dehors ?

Mais

Mais n'accusons que moi ; c'est ma faute , & ma

Devoit lire à travers cette crainte ingénue :

Je devois démêler son cœur & son esprit.

Je trouve mon arrêt dans ce qu'elle m'écrit ;

Et ces traits dont mon ame est confuse & ravie ,
Font ma Satire autant que son apologie.

LUCILE.

Il est vrai.

LE MARQUIS à part.

Je jouis d'un plaisir tout nouveau ;
Et l'on n'a jamais mieux donné dans le panneau.

LE BARON au Marquis qui s'avance.

Ah ! Marquis , vous voilà , ma joie est accomplie.

C'est ici le moment le plus doux de ma vie.

Mon bonheur est au comble , & je viens de trou-

ver
Tout ce qui lui manquoit , & qui peut l'achever !
Rien n'égale l'esprit de la beauté que j'aime.

Je veux que votre oreille en soit juge elle-même.

Ecoutez ce billet que Lucile m'écrit.

Il va vous étonner autant qu'il me ravit.

(Il lit.)

Je sçai qu'on me croit sans esprit , mais ce
n'est que pour vous seul que je voudrois en
avoir ; & si je pouvois reussir à vous per-
suader que je suis aussi spirituelle que tendre ,
peu m'importeroit que le reste du monde me
don-

donnât le nom de sotte & de stupide. L'abbatement, où m'a plongée la crainte d'être oubliée de vous, a du donner de moi cette idée; & depuis que je vous vois ici, votre présence me jette dans un trouble qui sert à la confirmer. Je sens que mon cœur fait tort à mon esprit. Il m'ôte jusqu'à la liberté de m'exprimer, & je suis trop occupée à sentir, pour avoir le loisir de penser.

(Après l'avoir lû.)

Mais est-il rien, Marquis, qui soit plus adorable!
Et ne trouvez-vous pas cette fin admirable?

LE MARQUIS.

Je la goûte encor plus que vous ne l'approuvez.

LUCILE au Baron.

Vous louez mon billet plus que vous ne devez.

LE BARON.

Non, non, mon repentir égale ma surprise;
Je dois à vos genoux expier ma méprise.
Pardon, je vous croyois, il faut trancher le mot,
Sans esprit, & c'est moi qui suis vraiment un sot.

LUCILE relevant le Baron.

Levez-vous, vous comblez le trouble qui m'agite;

LE BARON.

Je dois à votre égard rougir de ma conduite.
C'est par mille respects, par un culte flatteur,
Que je puis désormais réparer mon erreur.

G

Vous

Vous êtes accomplie, & je n'en puis trop faire.
 Vous, Marquis, prenez part à mon transport fin-
 cère.

LE MARQUIS.

Je le partage au moins.

LE BARON.

Rien ne manque à mes vœux,
 Si comme moi, mon cher, vous devenez heureux.

LE MARQUIS.

Oh je le suis déjà.

LE BARON,

Comment donc ! Votre amante
 Vous auroit-elle écrit ?

LE MARQUIS.

Un billet qui m'enchanté !
 Votre ravissement n'égale pas le mien.
 C'est à Mademoiselle, à qui je dois ce bien.

LUCILE.

En cela j'ai suivi le penchant qui m'inspire.

LE BARON.

Nous sommes tous contents comme je le desire.
 Deformais mon hôtel qui m'étoit odieux,
 Me deviendra charmant, embelli par vos yeux.
 Vous seule me rendez son séjour agréable.
 Pour vous plaire, je veux m'y montrer plus aimable ;
 Et goûtant sans mélange un destin bien plus doux
 Je vais me partager entre le monde & vous.

SCE-

S C E N E IX.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCI-
LE, LISETTE.

LISETTE.

Pardon, si j'interromps, Monsieur, mais la Du-
chesse
Demande à vous parler pour affaire qui presse:
Elle est dans son carrosse, & ne peut s'arrêter.
Un de ses gens est là.

LE BARON.

Mais, sans plus hésiter,
Qu'il entre donc.

S C E N E X.

LES ACTEURS PRECEDENS, UN
LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Monsieur, Madame vient vous prendre;
Et, sans tarder, vous prie instamment de descen-
dre.

LE BARON.

Il suffit, je vous suis.

(Le Laquais sort.)

S C E N E XI.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE,
LISETTE,

LE MARQUIS *au Baron.*

Vous allez donc partir ?

LE BARON.

Non, je vais l'assurer que je ne puis sortir ;
A Monsieur de Forlis je suis trop nécessaire.
La fille me rappelle, & j'ai promis au pere.
Rien ne peut m'arrêter, quand je dois le servir.
Je ne suis qu'un instant, & je vais revenir.

S C E N E XII.

LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

IL ne reviendra pas si-tôt, Mademoiselle ;
Et la Duchesse va l'emmener avec elle.
La Comtesse est là-bas qui lui sert de renfort :
Le moyen qu'il résiste à leur commun effort ?

LUCILE.

Le soin qui les conduit sans doute est d'importance ?
Oui, l'affaire est vraiment des plus graves. Je pense
Qu'il s'agit d'affortir des porcelaines.

LE MARQUIS.



Bon !
LI.

LISETTE.

Et de mettre d'accord la Chine & le Japon.

Mais le carosse part, & voilà qu'on l'emmena :

Moi-même je descens pour en être certaine :

(à part.)

Ils s'aiment, je le vois, & je plains leur ennui.

Monsieur les laisse seuls, & je fais comme lui.

(Elle rentre.)

S C E N E XIII.

LE MARQUIS, LUCILE.

LE MARQUIS.

JE puis enfin, au gré du penchant qui m'entraîne,

Vous voir & vous parler sans témoin & sans

gêne.

Que cet instant m'est doux ! Que je suis enchan-

té !

Ce moment, comme moi, l'avez-vous souhaité ?

Vous ne répondez rien, & votre cœur soupire.

LUCILE.

A peine à mes transports mes sens peuvent suffire :

Le discours est trop foible, & je n'en puis former.

Marquis, me taire ainsi, n'est ce pas m'exprimer ?

LE MARQUIS.

Oui, charmante Lucile ! Il n'est point d'éloquence,

Qui vaille & persuade autant qu'un tel silence.

LUCILE.

Mes yeux semblent sortir d'une profonde nuit ;

G 3

Dans

Dans ceux de mon Amant un autre Ciel me luit :
 Au seul son de sa voix mon cœur se sent renaitre ;
 Et l'Amour près de lui mē donne un nouvel être.
 Mon ame n'étoit rien quand il étoit absent ;
 Sa vûe & son retour la tirent du néant !

LE MARQUIS.

Souffrez, dans le transport dont la mienne est
 pressée . . .

LUCILE.

Non, sans vous, loin de vous je n'ai point de
 pensée.

Je suis stupide auprès du monde indifférent,
 Et je n'ai de l'esprit qu'avec vous seulement.
 Le mien ne brille point dans une compagnie ;
 Le sentiment l'échauffe, & non pas la faillie.
 Celui que l'Amour donne à deux cœurs bien épris,
 Est le seul qui m'inspire, & dont je sens le prix.

LE MARQUIS.

Ah ! c'est le véritable, & n'en ayons point d'autre ;
 Comme il fera le mien, qu'il soit toujours le vôtre.
 Ne puissions notre esprit que dans le sentiment.
 Vous m'aimez ?

LUCILE.

Oui, mon cœur vous aime uniquement.

LE MARQUIS.

Que votre belle bouche encor le répète !
 Vous avez, à le dire, une grace parfaite.

LUCILE.

Oui ; Marquis, je vous aime, & je n'aime que
 vous.

LE

LE MARQUIS.

Et moi, je vous adore.

LUCILE.

O retour qui m'est doux!

LE MARQUIS.

Que je vais payer cher ces instans pleins de charmes!

Mon bonheur est troublé par de justes allarmes;

Et je suis prêt de voir le Baron possesseur

D'un bien que sa poursuite enleve à mon ardeur:

J'ai frémi, quand j'ai vû qu'il lisoit votre Lettre.

LUCILE.

Moi-même de ma peur j'ai peine à me remettre.

LE MARQUIS.

Elle est entre ses mains.

LUCILE.

N'en foyez point jaloux;

Vous savez qu'elle n'est écrite que pour vous.

LE MARQUIS.

D'accord; mais pour vous plaire, il redevient

aimable;

Ses graces à mes yeux le rendent redoutable.

LUCILE.

Quelque forme qu'il prenne, il n'avancera rien:

Je le verrai toujours, à l'examiner bien,

Comme un Tiran caché, qui sous un faux hom-

mage,

Me prépare le joug du plus dur esclavage;

G 4

A qui

A qui l'Himen rendra sa première hauteur,
 Et qui me traitera comme il traite sa sœur.
 A son sort, par ce nœud, je tremble d'être unie ;
 Je vais dans les horreurs traîner ma triste vie.
 Si l'aveugle amitié que mon pere a pour lui,
 N'eût rendu ma démarche inutile aujourd'hui,
 J'aurois déjà, j'aurois forcé mon caractère,
 Et je serois tombée aux genoux de mon pere ;
 Ma bouche eût déclaré mes sentimens secrets,
 Plûtôt que d'épouser un homme que je hais ;
 Et que mes yeux verroient même avec répugnance
 Quand je n'aurois pour vous que de l'indifférence.
 Jugez combien ce fonds de haine est augmenté,
 Par l'amour que le vôtre a si bien mérité !
 Jugez combien il perd dans le fonds de mon ame
 Par la comparaison que je fais de sa flamme,
 Avec le feu constant, tendre & respectueux
 D'un Amant jeune & sage, aimable & vertueux !
 Vous possédez, Marquis, le mérite solide :
 Il n'en a que le masque & le vernis perfide ;
 Il ne songe qu'à plaire, & ne veut qu'éblouir :
 Vous seul savez aimer, & vous faire chérir !
 De tout Paris, son art veut faire la conquête,
 A régner sur mon cœur votre gloire s'arrête.
 Il est par ses dehors & par son entretien,
 Le Héros du grand monde, & vous êtes le mien.

LE MARQUIS.

Cet aveu qui me charme en même temps m'afflige,
 A rompre un nœud fatal je sens que tout m'oblige ;
 Mes feux méritent seuls d'obtenir tant d'appas,
 (Il lui baise la main.)

SCE

S C E N E XIV.
LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

Continuez, Monsieur, ne vous dérangez pas.

LUCILE.

Ciel! C'est Lisette!

LISETTE.

Là, n'ayez aucune allarme.

Pour vous je m'intéresse, & votre amour me charme.

Il est entièrement conforme à mon souhait;

J'en ai depuis tantôt pénétré le secret.

Mais il est en main sûre; & bien loin de vous nuire,

Le soin de vous servir est le seul qui m'inspire.

C'est lui dans ce moment qui me conduit vers vous.

Pardonnez, si je trouble un entretien si doux.

Mais ayant vû de loin revenir votre pere,

Je viens pour vous donner cet avis salutaire.

Je croi que j'ai bien fait, & qu'il n'est pas besoin

Que de vos doux transports son œil soit le témoin.

LUCILE.

Je vous en remercie, & je rentre bien vite.

LE MARQUIS.

Vous partez donc?

LUCILE.

Adieu. Malgré moi je vous quitte.

(Elle rentre.)

G 5

SCE-

SCENE XV.

LE MARQUIS, LISETTE.

LE MARQUIS.

MON cœur reconnoitra cette obligation.

LISETTE.

Je vous fers tous les deux par inclination :
Monsieur de Forlis vient, un autre soin m'appelle.
Avec lui je vous laisse, & suis Mademoiselle.

(Elle s'en va.)

SCENE XVI.

LE MARQUIS, M. DE FORLIS.

M. DE FORLIS.

OU donc est le Baron? Je viens pour le chercher.

LE MARQUIS.

Malgré lui de ces lieux on vient de l'arracher.

M. DE FORLIS.

Qui peut l'avoir contraint?...

LE MARQUIS.

Une affaire imprévue ;
La Duchesse, Monsieur, elle-même est venue
Le prendre en son carrosse, il a fallu céder.

M. DE FORLIS.

Lorsque dans ma demande il doit me seconder,
Quand

Quand l'heure est décisive, il manque à sa promesse!

LE MARQUIS.

Sans doute il s'y rendra, dès que la chose presse.

M. DE FORLIS.

J'y vole, il fera bien de ne pas l'oublier;

S'il ajoute ce trait, ce sera le dernier.

(Il sort.)

SCENE XVII.

LE MARQUIS seul.

IL faut en sa faveur, que j'agisse moi-même; Je le puis par mon oncle; il fera tout, il m'aime; Son crédit est puissant, hâtons-nous de le voir. Pour le mieux obliger d'employer son pouvoir, De ma secrette ardeur faisons-lui confidence; Du Baron, s'il se peut, réparons l'indolence. A Monsieur de Forlis je dois un tel appui; Et je sers mon amour en travaillant pour lui.

FIN DU QUATRIEME ACTE.



AC.

ACTE V.
SCENE PREMIERE.

LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

J'Ai votre confiance, & je suis satisfaite.

LUCILE.

Vous la méritez bien; mais je suis inquiète.
Mon pere & le Baron sont absens de ces lieux;
Le Marquis devoit bien se montrer à mes yeux,
Et profiter du temps que son rival lui laisse.

LISETTE.

Oui, ce sont des instans très-chers; mais sa tendresse
Peut-être est occupée ailleurs utilement.
De mon Maître, pour vous, je crains le changement
Il pourra balancer son penchant pour la mode,
Et le rendre assidu, partant plus incommode.

LUCILE.

Vous me faites trembler. J'aime mieux sa froideur.

LISETTE.

Pendant huit jours au moins redoutez son ardeur.
Son amour à présent vous voit spirituelle;
Et vous avez le prix d'une beauté nouvelle.
J'entens marcher quelqu'un, C'est le pas d'un
Amant.

LU.

LUCILE.

Oui, le Marquis arrive avec empressement :
C'est lui. Le cœur me bat.

LISETTE.

Emotion charmante !

LUCILE.

Ah ! Ciel ! C'est le Baron.

LISETTE.

La méprise est piquante.

La Comtesse en ces lieux accompagne les pas.
(*Lisette sort.*)

SCENE II.

LA COMTESSE *au Baron.*

NON, quoique vous disiez, je ne vous quitte
pas.

LE BARON *à Lucile.*

Je n'ai pû m'échaper des mains de la Duchesse:
Je suis au desespoir. La cruelle Comtesse
A secondé si bien son desir obstiné,
Qu'à la Pièce nouvelle elles m'ont entraîné.
Elles m'ont enfermé malgré moi dans leur loge ;
Mais envain des Acteurs elles ont fait l'éloge,
Au Théâtre & par-tout je n'ai rien vû que vous.
Je trouve dans vos yeux un spectacle plus doux ;
Il jette tous mes sens dans une aimable yvresse ;
Et voilà désormais le seul qui m'intéresse.

LA COMTESSE.

Qu'entens-je ! Il prend le ton d'un Amant langou-
reux ?

LE

110 *Les Dehors trompeurs,*

LE BARON.

Je le suis en effet,

LA COMTESSE.

Vous êtes amoureux?

LE BARON.

Oui, beaucoup.

LA COMTESSE.

Je frémis du transport qui l'entraîne.

LE BARON *à Lucile.*

De notre hymen ce soir, je veux former la chaîne ;
Et votre pere va . . .

LUCILE *d'un air troublé.*

Monsieur, l'avez-vous vû?

LE BARON.

Empressement flatteur ! Je ne l'ai jamais pu.
J'ai manqué malgré moi l'heure qu'il m'a donnée !

LA COMTESSE.

Mais c'est un vrai délire, & j'en suis étonnée !
Si vous continuez, il faudra vous lier.
C'est cent fois pis, Monsieur, que de vous marier.

LE BARON.

Mon ardeur est parfaite.

LA COMTESSE.

Ah ! des ardeurs parfaites !
Mais étant amoureux, & du ton dont vous l'êtes,
Adorant & brûlant pour l'objet le plus doux

Que

Que voulez-vous, Monsieur, que l'on fasse de
vous ?

Le monde va bien-tôt fuir votre compagnie.

LE BARON.

Je me partagerai.

LA COMTESSE.

Non, tout Amant l'ennuie.

L'amour & lui, Monsieur, sont brouillés tout-à-
fait.

L'un est vif, amusant, l'autre sombre & distrait.

Le monde d'un butord fait un homme passable,

Et l'Amour fait un sot souvent d'un homme aimable.

LUCILE.

Ce portrait de l'Amour n'est pas bien gracieux.

LA COMTESSE.

Mon bel Ange, il est peint plus charmant dans vos
yeux.

LE BARON.

En dépit de vos traits, l'Amour polit nos ames.

LA COMTESSE.

C'est l'ouvrage plutôt du commerce des Dames.

Pour valoir quelque chose, il faut nous voir vrai-
ment,

Avoir du goût pour nous; mais point d'attache-
ment;

Point d'amour décidé, ni qui forme une chaîne.

LUCILE.

J'avois cru jusqu'ici que nous valions la peine

Qu'on

Qu'on s'attachât à nous particulièrement.

LA COMTESSE.

Je vois que la petite est fille à sentiment,
Volontiers je fais grace à l'erreur qui l'occupe.
Elle n'a que seize ans. C'est l'âge d'être duppe:
L'âge par conséquent de se représenter
L'amour sous des couleurs faites pour enchanter.
Moi-même à quatorze ans j'ai donné dans le piè-

Moi, Baron, qui vous parle. Oui, j'ai, vous l'a-
vouerai-je,

J'ai soupiré, languï pour un jeune écolier,
Mais languï constamment pendant un mois entier.

LE BARON.

Une telle constance est vraiment admirable!

LA COMTESSE à *Lucile*.

L'amour vous paroît donc bien beau, bien adora-
ble?

LUCILE.

A mon âge, l'on doit se taire là-dessus.
Madame; & je m'en vais de peur d'en dire plus.

LA COMTESSE.

Choisissez pour époux, si vous êtes bien sage,
Un homme moins couru, mais qui soit de votre
âge.

Ce n'est pas son avis, mais préférez le mien.

LUCILE à part.

C'est une folle au fonds qui conseille fort bien.

(*Elle sort.*)

SCE-

S C E N E III.

LE BARON, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

NON, je ne puis souffrir que ce nœud s'exécute.
 Je passe chez l'Abbé pendant une minute,
 Et vais lui demander certain livre nouveau,
 Qu'on dit bon, car il est vendu sous le manteau.
 Ensuite je reviens, je vous le signifie,
 Pour rompre votre Hymen, où le nœud qui nous
 lie.

Si votre amour l'emporte, adieu plus d'amitié,
 D'estime, ni d'égard pour un homme noyé.
 Paris dont vous allez vous attirer le blâme,
 Fera votre épitaphe, au lieu dépitichalame.
 A votre porte même on vous fera l'affront
 De l'afficher, Monsieur, & les passans liront :
 Cy gît dans son Hôtel, sans avoir rendu l'ame,
 Le Baron enterré vis-à-vis de sa femme.

(Elle sort.)

S C E N E IV.

LE BARON *seul.*

SA menace est fondée, & j'en fais allarmé.
 Mais non, belle Forlis, j'aime, & je suis aimé.
 Pour unir à jamais ta fortune & la mienne,
 J'attens dans ce moment que ton pere revienne.
 Je n'ai qu'à te montrer aux yeux de tout Paris,
 J'obtiendrai son suffrage, au lieu de son mépris.
 D'avoir tant retardé je me fais un reproche,

H

Je

Je devois . . . mais je vois mon ami qui s'approche,

SCENE V.

LE BARON, M. DE FORLIS.

LE BARON.

Je vous attends ici, Monsieur, pour vous prier . . .

M. DE FORLIS.

Et moi, je viens exprès pour te remercier.
Tu m'as servi si bien, & de si bonne grace,
Que par tes heureux soins un autre obtient la place.

Le Ministre me l'eût accordée aujourd'hui,
Si pour me seconder, j'avois eu ton appui.

LE BARON.

C'est l'effet du malheur.

M. DE FORLIS.

Di, de ta négligence.

LE BARON.

Non, il n'a pas été, Monsieur, en ma puissance;
Un contre temps fatal a retenu mes pas,
J'étois prêt à voler . . .

M. DE FORLIS.

Je ne t'écoute pas.

LE BARON.

J'ai rencontré, vous dis-je, un invincible obstacle;
Et j'étois . . .

M.

M. DE FORLIS.

Je le sçai, fort tranquille au spectacle.

LE BARON.

Oui, mais....

M. DE FORLIS.

Ton procédé ne sauroit s'excuser.

Du nœud qui nous unit, tu ne fais qu'abuser.

Depuis dix ans entiers que l'amitié nous lie,

J'en remplis les devoirs, & ton cœur les oublie.

Tu ne mets rien du tien dans cet engagement ;

J'en ai seul tout le poids, & toi, tout l'agrément ;

LE BARON.

Dans vingt occasions j'ai témoigné mon zèle,

M. DE FORLIS.

Tu viens de m'en donner une preuve fidelle.

Le seul prix que je veux de mon attachement,

Est de venir parler au Ministre un moment.

Mon sort dépend d'un mot, d'une simple parole ;

Je ne puis l'obtenir ! Et ton esprit frivole

Refuse à mon bonheur ces instans précieux,

Et c'est pour les donner, à quel soin glorieux !

A celui de juger une pièce nouvelle.

LE BARON.

Monsieur, on m'a contraint, malgré moi..

M. DE FORLIS.

Bagatelle.

Pouvre les yeux, & vois que dans ce siècle-ci

Le plus mauvais partage est celui de l'ami.

H 2

LE

LE BARON.

Monsieur, je vous promets...

M. DE FORLIS.

Inutile promesse!

Je vous le dis avec beaucoup de politesse,
 Mais dans un dessein ferme, & formé sans retour,
 Je n'aurai plus pour vous qu'une estime de Cour.
 Et vous ne devez plus, à l'avenir, attendre
 De m'avoir pour ami, ni de vous voir mon gendre.

LE BARON.

Si vous n'écoutez plus la voix de l'amitié,
 Si pour moi désormais vous êtes sans pitié,
 Pour votre fille au moins, montrez-vous moins
 sévère,
 Prenez en sa faveur des entrailles de pere;
 Et puisqu'il faut, Monsieur, vous en faire l'aveu,
 Sachez que sa tendresse est égale à mon feu,
 Q'un penchant mutuel...

M. DE FORLIS!

Quoi! Ma fille vous aime?

LE BARON.

Oui, le Marquis pourra vous l'attester lui-même;
 Et pour vous en donner un garant plus certain,
 Lisez, voici, Monsieur, un billet de sa main.
 Vous voyez qu'en trompant notre attente com-
 mune,
 Vous seriez son malheur comme mon infortune.

M. DE FORLIS après avoir lu le billet
 qu'il lui rend.
 Pour

Pour vous prouver qu'en tout l'équité me conduit,
 Et que je ne suis point un aveugle dépit,
 Je consens que ma fille elle-même prononce,
 Je m'en rapporterai, Monsieur, à sa réponse.
 Je dois croire, & je suis, qui plus est, affermi,
 Que vous ne serez pas meilleur époux qu'ami;
 Mais ce danger pour elle est encore préférable,
 Tout mis dans la balance, au malheur effroyable
 D'obéir par contrainte; & de voir son sort joint
 Au dessein d'un mari qu'elle n'aimeroit point.
 Pour l'immoler ainsi, ma fille m'est trop chere.
 Ma bonté fait borner l'autorité du pere;
 Le Ciel nous a donné des droits sur nos enfans,
 Pour être leurs soutiens, & non pas leurs tyrans.

LE BARON.

Monsieur me rend l'espoir d'entrer dans sa famille.

S C E N E VI.

LE BARON, M. DE FORLIS,
 LISETTE.

M. DE FORLIS.

Lisette!

LISETTE.

Quoi, Monsieur?

M. DE FORLIS.

Allez dire à ma fille
 Que je veux lui parler, & qu'elle vienne ici.

(Lisette rentre.)

H 3

SCE-

S C E N E VII.

LE BARON, M. DE FORLIS.

LE BARON,

Vous me rendez la vie en agissant ainsi.

M. DE FORLIS.

Faites en ma présence éclater moins de zele ;
Je ne fais rien pour vous , je ne regarde qu'elle.

S C E N E VIII.

LE BARON, LE MARQUIS, M. DE FORLIS.

LE MARQUIS à *M. de Forlis.*

JE viens vous détromper sur le gouvernement.
Vous l'obtenez , Monsieur , par accommodement.

M. DE FORLIS,

Pour un autre , j'ai cru la chose décidée.

LE MARQUIS.

La place étoit promise , & non pas accordée.
Mon oncle , qui parloit pour votre concurrent ,
Avec lui vient de prendre un autre arrangement.
Il lui fait obtenir Monsieur , à mon instance ,
La vôtre qui se trouve être à sa bienséance ,
Et d'une pension on y joint le bienfait.
De l'autre en même-temps vous avez le Brevet.

M.

M. DE FORLIS.

Je ne saurois, Monsieur, dans cette circonstance,
Vous marquer trop ma joie, & ma reconnoissance.

LE BARON à *M. de Forlis.*

Par cet heureux moyen voilà tout rétabli,
Et, Monsieur, du passé doit m'accorder l'oubli,

M. DE FORLIS.

Non, au Marquis tout seul, je dois ce bien su-
prême.

LE BARON.

Mais il est mon ami, cela revient au même.

M. DE FORLIS.

Loïn de parler pour vous, son procédé plutôt
Fait du vôtre, Monsieur, la critique tout haut,
Tous mes efforts n'ont pu faire agir votre zèle,
Le sien m'a prévenu, voilà votre modèle.

S C E N E IX.

LE BARON, M. DE FORLIS, LE MAR-
QUIS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

L'Hymen est-il rompu, Baron infortuné?

M. DE FORLIS.

Non ; mais je le voudrois.

LA COMTESSE.

Quel bien inopiné !
Je vois de mon côté passer le cher beau-pere-

LE BARON.

Sa fille qui paroît me fera moins contraire.

S C E N E X.

LE BARON, M. DE FORLIS, LE
MARQUIS, LA COMTESSE,
LUCILE, LISETTE.

M. DE FORLIS.

MA fille, approche-toi, viens, c'est ici l'instant
Pour toi le plus critique & le plus important.
J'apprens que le Baron a seu toucher ton ame.
Je ne puis te blamer, ni condamner ta flame.
Par mon choix, j'ai moi-même autorisé tes feux,
Prononce: je te laisse arbitre de tes vœux.

LISETTE.

Mais c'est parler vraiment en pere raisonnable.

LE BARON à *Lucile*.

J'attens de votre bouche un arrêt favorable,
Déclarez mon bonheur.

LE MARQUIS à *part*.

Quoique sûr d'être aimé,
Je n'ai pas son audace, & je suis allarmé!

LE

LE BARON.

Que vois-je ! Vous restez dans un profond silence,
Quand vous pouvez d'un mot combler notre espé-
rance ?

Eh, quoi donc, cet aveu doit il tant vous coûter ?

Vous n'avez simplement ici qu'à repeter

Ce que vous avez eu la bonté de m'écrire,

Et ce que je ne puis me lasser de relire

Dans ce tendre billet si cher à mon ardeur.

Ah ! n'en rougissez pas, il vous fait trop d'honneur.

LA COMTESSE.

Quel est donc cet écrit ?

LE BARON.

Une lettre charmante.

LA COMTESSE.

Donnez-moi, de la voir je suis impatiente.

(Elle prend la lettre & la lit.)

M. DE FORLIS.

Cette lettre, ma fille, a nommé ton époux.

L'homme à qui tu l'écris...

LE BARON à *Lucile*.

Est seul digne de vous.

N'en convenez vous pas, ainsi que votre pere ?

LUCILE.

Oui, Monsieur, j'en conviens.

LE BARON.

Par cet aveu sincere

H 5

Sa

Sa bouche clairement prononce en ma faveur!

LUCILE.

Je n'ai point prononcé, vous vous trompez,
Monsieur.

LE BARON.

Eh, quoi! N'est-ce pas moi, que vous venez d'é-
lire?

Ce billet avoué suffit.

LUCILE.

Non.

LE BARON.

Qu'est-ce à dire?

LA COMTESSE *après avoir lû.*

Mais, qu'il n'est pas pour vous. C'est pour un
homme absent.

LE BARON.

Madame . . .

LA COMTESSE.

Mais, Monsieur, écoutez un moment!
(*Elle lit haut.*)

*L'abattement, où m'a plongée la crainte
d'être oubliée de vous, a dû donner de moi
cette idée.*

(*au Baron en s'interrompant.*)

Oubliée! Est-ce vous qui l'obsédez sans cesse?

LE BARON.

Pardon j'ai donné lieu moi seul à sa tristesse.

LA

LA COMTESSE *lui présentant le billet.*

J'ai donné lieu! Tenez, repondez à ceci.

(Elle lit.)

Depuis que je vous vois ici, votre présence me jette dans un trouble qui sert à la confirmer.

(en s'interrompant.)

Est-ce pour vous? Depuis que je vous vois ici, Vous radotez, mon cher!

LE BARON.

Le Marquis fait lui-même, ..

LA COMTESSE.

Qu'il parle donc? Il montre un embarras extrême!

M. DE FORLIS.

Ma fille, le Marquis sauroit il ton secret? Répons moi sans détour.

LUCILE.

Oui, mon pere, il le fait.

LA COMTESSE *au Marquis.*

Puisque vous le savez, il faut nous en instruire.

LE MARQUIS.

C'est à Mademoiselle, & je ne dois rien dire.

LE BARON.

Une telle reserve est fort peu de saison.

LA COMTESSE.

Elle jette mon cœur dans un juste soupçon:

La

La petite convient qu'il fait tout le mystère ;
 Il se trouble comme elle, & s'obstine à se taire ;
 Je gagerois qu'il est cet amant fortuné,
 C'est lui,

M. DE FORLIS.

Je le voudrois.

LUCILE.

Madame a deviné.

LE BARON.

Comment! Ce n'est pas moi!

LUCILE.

Non, c'est une méprise.

LE BARON.

La lettre . . .

LUCILE.

Etoit pour lui. Vous me l'avez surprise.

LE BARON.

Le coup est foudroyant !

LISETTE *à part.*

Il l'a bien mérité.

LA COMTESSE *embrassant le Baron.*

Vous n'êtes pas aimé! Mon cœur est enchanté!

M. DE FORLIS *à Lucile.*

Que ton choix est louable, & digne de me plaire!
 En faisant ton bonheur, il acquitte ton pere ;

(II)

(Il montre le Marquis.)

La place que j'obtiens est un fruit de ses soins.

LE MARQUIS.

Pour mériter sa main, pouvois-je faire moins ?

LE BARON.

Ah! Marquis, deviez vous me jouer de la sorte ;

Vous, à qui j'ai marqué l'estime la plus forte ?

LE MARQUIS.

Vous avez malgré moi combattu mes raisons ;

Et vous m'avez forcé de suivre vos leçons.

LA COMTESSE.

De joie en ce moment je ne tiens point en place !

Votre Hymen est rompu. Quelle heureuse disgrâce !

M. DE FORLIS *au Marquis & à Lucile.*

Sortons de cet Hôtel, tout doit nous en bannir.

Venez, mes chers enfans, je m'en vais vous unir.

(*au Baron.*)

Vous, vous n'avez plus rien, qui retienne votre ame,

Et vous pouvez, Monsieur, aller avec Madame,

Entendre Concertos, Sonates, opera,

Et les Vacarminis autant qu'il vous plaira.

(Il sort avec le Marquis & sa fille.)

(Lisette rentre en même-temps.)

SCE-

126 *Les Debors trompeurs, Comédie.*

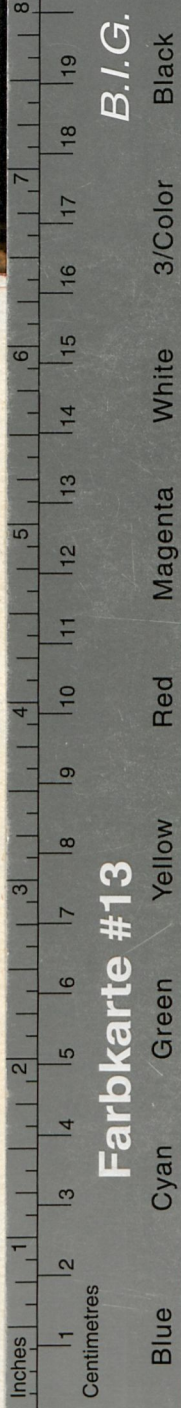
SCENE DERNIERE.
LE BARON, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

CRoyez en ses conseils ; venez, suivez mes
traces :
Fuyez votre maison, & reprenez vos graces.
Ne foyez plus ami, ne foyez plus amant.
Soyez l'homme du jour, & vous serez charmant,

F I N.





B.I.G.

Farbkarte #13

LES DEHORS
TROMPEURS,
OU
L'HOMME DU JOUR,
COMEDIE.
EN CINQ ACTES,
PAR MONSIEUR
DE BOISSY.



VIENNE EN AUTRICHE,
chez JEAN PIERRE VAN GHELEN, Imprimeur de la
Cour de sa Majesté Imperiale & Royale.

MDCCLII.